

LETTRE AUX COMMUNAUTES



CHRIST ET PAUVRETÉS

novembre - décembre 1993

163

**Le Christ pauvre dans l'histoire
de la théologie tchèque**

**Christ libérateur des
pauvres en Amérique Latine**

Le Christ pauvre en Inde

163-1993

MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

Sommaire

Edito

Le comité de rédaction p. 1

Pauvres de la planète et mystère du Christ

Michel Grolleaud p. 4

Credo historique de l'Eglise des Andes

Traduction M. Grolleaud p. 17

Dans nos sociétés, que signifie la référence au Christ pauvre

André Brager p. 18

Christ libérateur des pauvres en Amérique Latine

Ernane Pinheiro p. 30

Les pauvres, chemin de Dieu

Adolfo Pérez Esquivel p. 50

La question christologique et le Christ pauvre dans l'histoire de la théologie tchèque

Vačlav Ventura p. 53

Le Christ en Inde

Félix Machado p. 72

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Eglise, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Eglise à Eglise en sorte que l'Evangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Evangile du Salut.

Est-ce si courant ?

Trois cents personnes, de pays différents, hommes et femmes, prêtres, laïcs, religieuses, de la Mission de France, des Diocèses Associés, des groupes de laïcs qui sont leurs partenaires dans la vie et dans la recherche d'une foi évangélique pour notre temps, réunis une semaine pour partager leur foi au Christ, leurs interrogations, pour s'écouter et naître peu à peu à une conscience commune, à une responsabilité commune vécue diversement mais ensemble...

C'est ce qu'il nous a été donné de vivre à Francheville du 26 au 31 juillet 1993. Et nous désirons partager ce bonheur avec tous en communiquant au plus grand nombre les textes des interventions qui ont rythmé ces journées où nous étions accompagnés par le Père Christian Duquoc.

Le "Conseil de Mission" qui pilote la recherche commune de la Mission de France, des Equipes Associées et de leurs partenaires laïcs avait choisi d'aborder la réalité du Christ et les questions qu'elle suscite sous trois vocables :

- **Vivre et annoncer le Christ sauveur dans le monde moderne.**
- **Le Christ sauveur et les autres voies spirituelles de l'humanité.**
- **Le Christ pauvre, sauveur et libérateur, dans une société de riches et de pauvres.**

Selon son lieu d'existence ou sa sensibilité chacun dû choisir l'une ou l'autre de ces portes d'entrée. Mais tous avaient conscience qu'il s'agissait

là des facettes d'une seule réalité : celle de notre modernité aujourd'hui :

- la modernité dans ce qu'elle a de toujours novateur et qui remet souvent en cause les modes de vie et de pensée, y compris la foi ;
- la modernité qui impose la pluralité et provoque à assumer les différences – en particulier spirituelles et religieuses – ;
- la modernité, enfin, dont le coût en hommes, depuis l'origine et jusqu'à aujourd'hui, représente un défi pour les disciples d'un Evangile dont les pauvres sont la figure centrale.

Nous étions conviés à être vrais. Vrais avec nous mêmes : notre vie, nos solidarités, l'expression de notre foi. Mais vrais aussi avec notre monde : en mettant au jour les implications d'une solidarité a priori entière mais critique.

A chacun de ces thèmes nous consacrerons un numéro de la Lettre aux Communautés. Un quatrième essaiera de donner non pas une synthèse mais un écho des enrichissements mutuels apportés par la confrontation de situations et de points de vue différents. C'est dans ce numéro que l'on retrouvera les mises au point faites par C. Duquoc.

Dans ce numéro, nous présentons les cinq interventions qui ont ouvert le thème : comment répondre à notre vocation de disciples du Christ sauveur en face de la pauvreté ?

Le premier texte nous présente la méditation planétaire de Michel GROLLEAUD, prêtre de la Mission de France qui, depuis des années, arpente le vaste monde au service d'O.N.G. diverses ou de la F.A.O.. Il étudie les conditions traditionnelles de la production

et du stockage agricoles pour que les aides au développement soient davantage adaptées aux hommes et au terrain.

André BRAGER nous livre ensuite son témoignage. Egalement prêtre de la Mission de France, il est agent contractuel dans un collège, il habite une tour HLM dans un quartier de la ville de Nîmes et il fait partie du comité chômeurs de la CGT.

Nous avons demandé ensuite à Ernane PINHEIRO, de nous présenter la figure du Christ qui inspire les théologies de la libération en Amérique Latine. C'est un vieux compagnon de la Mission de France puisque, séminariste, il fut en stage dans l'équipe de Chauny. Il est actuellement l'un des secrétaires de la Conférence Episcopale du Brésil, chargé du laïcat.

Vačlav VENTURA vient de ces Pays de l'Est dont on parle tant depuis 1985, début de la pérestroïka. Tchèque, prêtre de l'Eglise clandestine sous le régime communiste, Vačlav est marié et père de famille. Il enseigne la Patristique et il est aussi acteur dans la formation des étudiants à la Faculté de médecine. Son témoignage se situe donc en ce temps de fracture entre l'ancien monde de la Tchécoslovaquie et la nouvelle configuration de la République Tchèque. Et comme toujours, ces temps de fracture sont révélateurs de tensions beaucoup plus anciennes et plus universelles qu'il ne paraît au premier abord.

Enfin, notre ami Félix MACHADO nous interpelle à partir de l'Inde. Félix partage notre recherche depuis Pentecôte 90. Actuellement membre du Conseil Pontifical pour le dialogue inter-religieux, il était professeur au séminaire de Bombay. Fort engagé dans les problèmes de la terre et de l'eau de sa région natale, il choisit ici de faire écho au questionnement qui vient de séminaristes habitant dans les "slums" de Bombay.

Le comité de rédaction

Pauvres de la planète et mystère du Christ

Michel GROLLEAUD

Sur un quai de la gare Montparnasse, il y a un mois, j'attendais une cousine. Derrière elle, je vois descendre du train venant de Bordeaux une petite femme simple et tranquille, le visage ridé par les épreuves de la vie et plein de dignité. Bien vite, ma cousine me dit : *"Cette femme a voyagé à côté de moi et nous avons causé un peu ; elle vient d'un pays d'Amérique du Sud"*. Voyant sa lourde valise, je charge celle-ci avec les bagages de ma cousine sur le chariot que j'avais avancé. Pour mieux porter les deux sacs qui lui restaient, la femme en jette un à l'épaule et se met en marche, le dos courbé vers l'avant. Sa manière naturelle, machinale, de charger un fardeau sur l'épaule et l'allure assurée de son pas dénotent, à eux seuls, toute une longue histoire et laissent deviner tout le poids d'une vie. Bientôt, j'apprenais qu'elle arrivait du Pérou où elle avait dû émigrer au cours de la seconde guerre

mondiale. Partie d'Allemagne avant la guerre, elle était venue en France d'abord, pendant que son jeune ami, qui avait fui aussi, était parti vers l'inconnu. Un jour, cinq ou six ans plus tard, elle a reçu un message du Pérou et c'est là qu'elle est allée le rejoindre, pour fonder un foyer. Toute leur vie commune s'était passée là-bas, dans le rude climat du haut-plateau des Andes, à cultiver la terre et à tenir un petit commerce. Quand on sait un peu ce qu'est le Pérou d'aujourd'hui, on peut deviner comment s'est terminée cette aventure...

Nous arrivions à la sortie du quai (les T.G.V. atlantiques sont longs !). La petite dame venait de me dire, presque à mi-voix, avec toute la pudeur d'une blessure cachée : *"Mon mari est mort il y a un mois"*. La nièce qui devait l'attendre, Dieu merci!, était bien là, au bout du quai...

L'errance des hommes

Ce petit fait ordinaire, qui m'a fait songer à la figure du juif ou plutôt de la "juive errante", car, sans nul doute, ces deux jeunes avaient fui le fascisme hitlérien. Il me semble résumer bien des aspects du monde actuel, notamment les vastes transhumances et les flots de migrations divers, déclenchés ou accélérés par ce qu'on appelle la mondialisation des échanges et du marché, c'est-à-dire par la généralisation d'un modèle et d'un système économiques, en même temps que le brassage de races, de peuples et d'ethnies, le mélange de milieux sociaux ruraux et urbains par exemple, ainsi que celui de cultures et de religions.

C'est également pour montrer dans quel esprit j'aborde cet exposé, je préférerais dire ce témoignage ou cette méditation. Il ne suffit pas, en effet, d'avoir maintes fois l'occasion de parcourir et de fréquenter les pays et les peuples pauvres pour avoir droit à parler sur un sujet aussi vaste et troublant. Au contraire, dirais-je, dans la mesure où ma vie n'est pas faite d'un partage au quotidien de la vie des pauvres, des opprimés et des humiliés, ou d'un compagnonnage habituel avec eux, comme le font nombre de mes confrères, amis et amies de la Mission de France et d'ailleurs, dans ce pays comme au loin-tain.

Appel à la modestie... d'autant plus fort que ce qu'on appelle encore le Tiers-Monde se diversifie de plus en plus et recèle des poches de prospérité – sans parler des clans privilégiés – pendant que dans nos pays du Nord – du "Premier Monde" – s'étendent les zones d'ombre et de misère de sorte que, là aussi, se fait jour un autre aspect de la globalisation, sinon de l'uniformisation de la planète.

Enfin, en vous parlant, je garde à l'esprit les images insoutenables des cohortes de juifs envoyés dans les camps de la mort que nous avons pu voir ou revoir, récemment, grâce à la diffusion de "Shoah" par la télévision. Si je mentionne cela, ce n'est pas seulement parce que la vision de telles scènes laisse atterré et sans voix – on pourrait en dire autant du génocide du Cambodge ou du désastre d'Hiroshima – mais aussi parce que les images qui nous sont venues, par exemple, des camps de réfugiés de Somalie ou du Soudan, ou encore celles qui nous viennent depuis des mois de Sarajevo et de l'ex-Yougoslavie, nous rappellent cruellement que l'humanité est toujours capable des mêmes crimes et des mêmes horreurs.

Bien sûr, il n'est pas question de cultiver le catastrophisme ou la pitié. Mais, puis-

que notre thème concerne les pauvres et le mystère du Christ, il me paraît difficile de ne pas évoquer d'emblée le mystère du mal et de la croix, ce que nous comprendrons mieux lorsqu'il sera question, par exemple, du martyre des paysans chrétiens du Guatemala. Il est quand même remarquable que, selon la présentation évangélique, le Jésus de l'histoire, en sa brève existence, ait connu, avec les siens, plusieurs des grandes épreuves

que continuent de traverser les êtres et les peuples de la terre, à commencer par celle de l'exode et de l'exil dès sa plus tendre enfance. Je vais donc essayer, à travers l'évocation de diverses situations d'injustice et d'oppression dans le monde, de montrer comment des hommes et des femmes sont capables de donner le meilleur d'eux-mêmes au service des autres, dans le sillage du Christ ou dans le même Esprit.

AFRIQUE

Je commencerai par l'Afrique, volontairement, et par l'Afrique noire plus précisément. Inutile de s'appesantir sur l'image apocalyptique que l'on en donne. Quand on aligne les divers fléaux, naturels,

économiques, sociaux, politiques, qui l'accablent, on en conclut que c'est la faillite, et si l'on y ajoute l'épidémie du sida, très inquiétante en effet, que c'est l'enfer.

Pourtant des hommes se lèvent

Je n'ai pas échappé à ce pessimisme, par suite d'un réel découragement devant l'immobilisme des structures et des mentalités comme devant l'impuissance de notre action. Mais, depuis trois ou quatre ans, j'ai changé d'avis. Quand j'ai vu, par exemple, qu'au Togo, où je venais de passer plusieurs mois pour un programme de vulgarisation agricole et où j'avais eu l'impression que tout

était bloqué, le peuple sortait dans la rue et osait, comme en d'autres pays d'Afrique, affronter le pouvoir militaire en place, j'ai compris que quelque chose avait bougé souterrainement et commençait à éclore, à se dresser. Alors que je croyais ce peuple résigné, le voyant sans réaction ou sans révolte devant, par exemple, l'état lamentable des rues et des transports de la ville de

Lomé ou devant le culte du pouvoir en place et de son Président qui s'étalait à la télévision, le ressort s'est déclenché, libéré beaucoup plus tôt que je n'imaginai, que je n'espérais.

Contagion positive de la chute du mur de Berlin ?... sans nul doute. Mais à côté de ce rôle positif de la télévision qui fait les hommes témoins des drames, des sursauts et des espérances des peuples, que de choses n'y aurait-il pas à dire sur la puissance subreptice de l'image et sa fascination ! En effet, à côté d'indéniables avantages éducatifs, quel levier de manipulation des esprits représente-t-elle ! Quelle machine irrésistible à banaliser et à niveler tous les désirs pour les transformer en besoins... monnayables et aiguiser ainsi toutes sortes de frustrations ! Comment ne pas être à la fois amer et honteux devant

D'abord il faut manger

Il nous est difficile d'imaginer ici, dans nos pays globalement bien pourvus, ce qu'est concrètement "ne pas manger à sa faim". Même si les plus âgés d'entre nous ont connu les restrictions pendant la guerre 39-45, cela reste un souvenir enfoui ; nous n'en avons plus la mémoire vive, obsédante, physiologique. J'ajouterai que si nous avons participé à un jeûne volontaire prolongé, il s'agit d'une expérience toute différente, comparable en quelque sorte à la différence qui existe entre

de telles perversions qui sont distillées, souvent, par des programmes publicitaires venus de l'Occident et qui détournent nombre d'énergies, d'objectifs essentiels et urgents !

L'Afrique est en effet le continent où l'on compte le plus grand nombre de gens privés des biens élémentaires : eau potable et nourriture, logement, hygiène et santé, scolarisation. Pour ne pas trop m'étendre, je m'en tiendrai au domaine que je connais le mieux, celui de l'alimentation de base, des produits vivriers ; puis je parlerai du problème de l'eau et du riche symbole qui l'entoure ; entre les deux j'évoquerai, tout naturellement, la condition féminine, qui est inséparable de ces éléments essentiels. Il s'agira donc toujours de l'Afrique noire, principalement du monde rural et agricole.

pauvreté choisie et pauvreté subie.

Nous savons tous que la persistance de situations de famine est un des grands scandales de notre époque, alors que la production alimentaire dans le monde, non seulement est largement suffisante pour nourrir tous les hommes d'aujourd'hui, mais possède encore un potentiel considérable pour l'avenir. A quoi il faut s'empresse d'ajouter qu'il existe des réserves et des surplus éga-

lement dans des pays où l'on souffre de la faim, en Inde par exemple, et que le problème est principalement une affaire de répartition et de pouvoir d'achat, de solvabilité : *"Tu n'as pas de quoi payer, tu ne manges pas"*. C'est là la première injustice, l'exclusion primaire par rapport au besoin élémentaire.

N'est-ce pas ce que voulait dénoncer Jésus lorsqu'il s'en prenait vertement à tout le trafic organisé à l'ombre du temple – les changeurs et les marchands – en même temps qu'il stigmatisait l'exploitation commerciale du culte et la collusion des pouvoirs, économique et religieux ?

D'après la FAO (Alimentation et Agriculture) et l'OMS (Santé), *"la sous-alimentation est généralisée dans une cinquantaine de pays parmi les plus pauvres du monde"*, ce qui veut dire que presque 800 millions de personnes souffrent de malnutrition à des degrés divers, soit 1/5^{ème} de la population du Tiers-Monde. Cela concerne en premier lieu l'Afrique située au sud du Sahara, considérée comme la plus pauvre du monde. Selon la même étude, en effet, dans cette vaste ré-

gion, en 1989, 44% de la population souffrait de carences alimentaires. Ces carences favorisent évidemment le développement de toutes les épidémies, d'autant plus qu'on ne compte, en moyenne, qu'un médecin pour 25.000 habitants. Ne parlons pas des infrastructures sanitaires et de la disponibilité en médicaments de base, du moins dans les établissements publics. Généralement, une partie de la famille est là, devant l'hôpital, non seulement pour nourrir son malade mais pour aller à la pharmacie acheter piqûres et autres remèdes... si elle a de l'argent. A Tananarive, où j'étais en décembre, l'aumônier du grand hôpital malgache me disait que, depuis longtemps, les cuisines modernes étaient hors service et qu'on cuisait le riz dans de grands fûts d'essence coupés en deux, dehors, au feu de bois. On assiste ainsi au cercle vicieux de la relation "malnutrition-infection", qui fait quantité de victimes, particulièrement chez les jeunes enfants qui meurent fréquemment encore de maladies banales (d'après l'UNICEF, ils sont 10.000 par jour à mourir ainsi en Afrique), ou bien qui n'auront pas une croissance normale.

Le cercle vicieux d'un système

Mais je voudrais revenir à la production agro-alimentaire pour montrer comment la pauvreté matérielle peut se doubler d'un appauvrissement culturel sous la pression du

système extérieur, économique et idéologique, qui aboutit à une véritable spoliation. Quand je suis arrivé dans le Sahel, en février 1978, j'ai été chargé d'étudier le stockage

traditionnel des grains. En sillonnant les pistes et les villages, j'ai admiré les greniers paysans, véritables ouvrages d'architecture aux formes et aux matériaux variés, et j'ai découvert alors une grande et antique tradition : la civilisation des greniers africains. Dans ces greniers, on savait depuis longtemps constituer des réserves et conserver du grain en bon état pendant des années. Mais la grande sécheresse des années 1972-75 n'était pas loin et l'on n'avait pas pu encore reconstituer les stocks, du fait des dettes à rembourser. J'ai vu, alors, s'introduire un autre fléau qui allait, sournoisement, évincer cette civilisation et la discréditer. L' "aide alimentaire internationale", qui avait sauvé bien des vies, en a été l'instrument caché, tel un cheval de Troie. Les céréales occidentales continuant d'arriver (contre paiement, cette fois) les producteurs locaux perdaient leurs débouchés ou ne pouvaient être concurrents sur le marché. En même temps, les jeunes Etats indépendants acceptaient les beaux silos modernes que leur proposaient – et vendaient – complaisamment les entreprises des mêmes pays d'Europe et d'Amérique du Nord, en les confiant à des sociétés publiques qui contribuaient à asseoir leur pouvoir.

Par-dessus le tout, on a commencé à critiquer sévèrement le stockage des grains dans les pays pauvres, en général, en parlant de pertes énormes, ce qui a rejailli évidemment sur le stockage villageois, injustement confondu avec les autres modes de stockage.

Et c'est ainsi que l'on déstabilise ou déhonore un système social, qui se voit en quelques années dépossédé de ce qui faisant la richesse d'une culture, la logique d'une économie et la cohésion d'une société. Vous comprendrez que je ne parle pas ici de nostalgie, mais d'ignorance ou d'arrogance et de mépris.

Pour être objectif, j'ajouterai qu'après avoir lutté, souvent à contre-courant, pour réhabiliter moralement cette belle tradition sahélienne, j'ai eu la satisfaction récemment, grâce à une mission professionnelle au Burkina Faso, de voir à l'oeuvre de nombreuses associations villageoises dans la zone sahélienne et de proposer à la Communauté Européenne de soutenir ce grand mouvement associatif et populaire pour qu'il soit associé officiellement à la stratégie nationale de sécurité alimentaire.

"Les femmes de la terre sont la moitié du ciel"

Après ce détour par un exemple typique de déculturation et de néo-colonialisme,

cousin germain du néo-libéralisme, il est grand temps de parler des femmes africaines.

On attribue à un proverbe chinois l'expression suivante : *"Les femmes de la terre sont la moitié du ciel"*. Je ne sais si la citation est exacte, mais ce dont je suis sûr, c'est que sans le travail des femmes, l'Afrique noire n'existerait plus. Écoutons ce que dit l'une d'entre elles : *"En Afrique ... 85% des femmes des régions rurales travaillent dans les champs... Elles sèment et entretiennent les récoltes, elles traitent, emmagasinent et préparent les céréales, elles font la cuisine..."* Tout cela à la main, car, ajoute-t-elle, *"quand il y a des machines, ce sont les hommes qui s'en servent"*.

Impossible de rendre compte d'une telle somme d'énergie, de dévouement, de ténacité, de résistance et d'inventivité, qui commence le matin, à l'aube, et se termine le soir, quand tout le monde est couché.

Mais j'aimerais évoquer cette femme de Kinshasa qui, pour nourrir sa grande famille, partait en minibus tous les lundis matin cultiver un bout de champ au loin, dans la campagne, et ne revenait que le samedi, surchargée de légumes dont elle vendait une partie afin d'avoir un peu d'argent, en plus des produits frais, pour les besoins de la maison. Il faut dire que, dans la capitale zaïroise, la misère est si grande que les rebords mêmes des avenues servent à faire pousser du manioc. Comment oublier aussi

ces femmes que l'on croisait dans les rues de Maputo, au Mozambique, le corps décharné d'où pendait une misérable jupe que, manifestement, elles n'avaient pu changer depuis un ou deux ans. Quelle décence dans leur dénuement et quelle dignité dans leur détresse !

Bien des fois, j'ai pensé à l'épisode de la veuve de Sarepta (1 Roi 17), que la liturgie nous faisait relire récemment encore. Que de rapprochements possibles entre ces textes de la Bible et les situations ou événements sociaux et politiques rencontrés dans le Tiers-Monde ! Parfois, en pensant à l'Église d'Amérique Latine qui vit, depuis des années, à l'heure de la passion du Christ, je me suis dit que celle d'Afrique vivait encore des temps d'éveil et d'ensemencement, sinon d'Ancien Testament.

Je pense aussi à une paysanne du nord de l'Inde que j'observais, dans un petit moulin à eau, au pied de l'Himalaya. Arrivée le matin avec sa charge de grain, elle était là, silencieuse, accroupie devant la meule et allait attendre des heures, immobile, avant de repartir avec sa provision de farine. Quelle endurance, encore, et quelle soumission au destin imposé, à la tâche tracée ! De quel avenir peut-elle rêver dans son univers hindou et dans son milieu figé, verrouillé par le système des castes ?

Jésus, dans la synagogue, avait ouvert le livre d'Isaïe : *"L'Esprit... m'a envoyé proclamer aux captifs la libération... renvoyer les opprimés en liberté..."*. Quel temps faudra-t-il pour que cette femme, cette caste, ce peuple, et particulièrement le monde féminin, puissent accueillir et entendre une Parole qui germe et fructifie ? Peu importe, d'ailleurs, qu'elle vienne de l'évangile, si elle est vraiment une "bonne nouvelle" qui ouvre un chemin de libération ! Dans un tel univers, si éloigné culturellement, religieusement du nôtre – qui lui est si allergique même, comme le reconnaissait le père H. Le Saux à la fin de sa vie – comment

L'eau pour la vie

Mais l'eau est là, vitale, indispensable à tout être, à toute personne, à toute vie. L'eau courante et limpide, comme celle du torrent qui faisait tourner le petit moulin de l'Uttar-Pradesh, calme comme celle des jarres de Cana, abondante comme celle du bassin de l'Amazone, ou rare et profonde comme celle des puits du Sahel. Il est à la fois naturel et merveilleux que Jésus ait choisi l'eau comme signe et support du baptême de conversion et de vie nouvelle. Ces symboles parlent à tout peuple et à toute culture, mais d'abord à celles et à ceux qui savent tout le prix de l'eau puisée,

ne pas renoncer soi-même à toute tentation d'impatience ! La pauvreté de l'autre n'appelle-t-elle pas d'abord un profond respect ?

Pendant que je préparais cette intervention, l'autre jour, l'ami Norbert Guillot me disait au téléphone : *"Tu sais, s'il est grave d'être l'ami des riches, il est plus grave encore de confisquer les pauvres"*. Je sais qu'il voulait dénoncer par là les tentatives d'appropriation de Jésus et de son message par les hommes d'Église, à la manière des Scribes et des Anciens de Jérusalem.

recueillie, transportée. *"Seigneur, donne-moi cette eau ... qui sera source pour la vie éternelle !"*. Quelle audace, quel espoir d'infini ! Non seulement plus de corvée d'eau, mais la promesse d'un cœur libéré, le rêve d'un amour accompli. Cette rencontre, où chacun s'est dévoilé dans le respect mutuel et la reconnaissance, ne peut que se sceller dans le repas. Sacrement de l'amitié, qui prépare sans hâte le jour et l'heure de l'eucharistie. Pourquoi serions-nous plus pressés ? Comme aime à le dire Jean de Miribel, il nous reste encore à faire la théologie de l'amitié.

AMÉRIQUE LATINE

L'eau et la terre : deux éléments, deux réalités inséparables aussi !

La terre

La question de la terre comme sol porteur et nourricier, comme lieu d'origine et d'identité, comme espace vital et territoire collectif, donc la question de sa propriété et de sa répartition, est bien présente dans la Bible. Aujourd'hui, dans le monde chrétien, quand on associe les mots "Terre et Bible", on pense d'abord à l'Amérique Latine. C'est là, peut-on dire, la grande spécificité de ce continent par rapport aux autres parties du monde, où les problèmes agraires ne sont, cependant, pas moins pesants dans l'histoire des peuples et des civilisations comme dans la vie des sociétés d'aujourd'hui. Lisez, par exemple, *"Le riz et la mousson"*, ce petit roman d'une femme de l'Inde, Makala Markandaya, et vous verrez jusqu'où peut aller l'enchaînement à la terre et à un destin. C'est un exemple, parmi d'autres, des grandes migrations intérieures, de l'exode rural, qui voit les petits paysans désertir, souvent par force, les champs et les campagnes pour aller, d'étape en étape, grossir les banlieues pitoyables des grandes villes, en un mouvement général, universel, qui atteint maintenant gravement, semble-t-il, la Chine elle-

même, et qui constitue, sans doute, un des grands phénomènes socio-économiques de cette fin de siècle.

On ne peut s'empêcher de penser à l'enseignement traditionnel de l'Église, répété inlassablement au long des encycliques récentes, sur la destination universelle des biens, et à la magnifique lettre-message de Jean-Paul II à l'occasion de la journée mondiale de la paix, cette année, sous le titre *"Si tu cherches la paix, va à la rencontre des pauvres"* (voir la "Lettre aux Communautés" de mars-avril derniers). Il est frappant, en même temps, que les textes ou "traités" adoptés par les O.N.G. lors du "Sommet de la Terre", à Rio-de-Janeiro, en juin 1992, rejoignent dans l'esprit, sinon dans la lettre, cet enseignement de l'Église.

Dans les déclarations initiales, on lit par exemple : *"Nous déclarons que les pays de l'hémisphère Nord sont les principaux responsables de la pauvreté et de la dégradation de la planète... Nous refusons fermement que le concept de développement*

durable se limite à une simple dimension économique..." En effet, lit-on dans un autre paragraphe, " indépendamment de la satisfaction des besoins physiques de base, la qualité de la vie des hommes dépend davantage du développement des relations socia-

les, de la créativité, de l'expression culturelle et artistique, de la possibilité d'être un membre productif de la communauté, que de la consommation toujours plus importante de biens matériels". (Traité des ONG et des mouvements sociaux, cf. CLOSI, C/o CRID).

Paysans spoliés

Nous voilà revenus, par cette conférence de Rio, sur le sol de l'Amérique Latine, cette vaste partie du continent américain qui se considère comme soumise à l'impérialisme, au contrôle et à l'exploitation capitaliste de son puissant voisin du Nord. Cette partie du continent, saignée à vif par la férocité de la conquête cinq fois centenaire et marquée au feu par le commerce esclavagiste. Cette partie du continent où les nécessités techniques et économiques de l'agro-industrie et de la concurrence internationale, en même temps que l'avidité des grands propriétaires ou des sociétés multinationales, chassent par milliers et milliers les petits agriculteurs, souvent très modestes exploitants, vers ces mégapoles qui, de Mexico à São Paulo, engloutissent les déshérités dans l'anonymat et la marginalité. Cette partie du continent où, comme le disait une circulaire confidentielle destinée aux "candidats-investisseurs", les péons sont considérés comme des "débris d'humanité" et peuvent être aisément éliminés par destuteurs

à gages, pendant que dans les rues de Rio, de Recife ou de Bogota, les gamins sans importance, et souvent sans état civil, sont devenus un gibier nocturne pour les escadrons de la mort, et que les fillettes apprennent à vendre leur corps, à l'exemple de celles de Bangkok, de Manille ou de Saïgon. Un pays, enfin, où le plus méprisé de tous reste l'Indien, l'indigène descendant des Aztèques et des Mayas, des Quechuas et des Aymaras, considérés encore comme des sous-hommes par leurs propres compatriotes, par les métis, et à ce titre, empêchés de faire valoir leur culture et leurs droits.

C'est sur ce sol et dans ce continent qu'est arrivée la croix en même temps que l'épée et que le baptême a précédé souvent la lente découverte de la bonne nouvelle du Salut. Et pourtant, vous le savez, avec l'aide notamment d'admirables figures, la semence a levé et produit de beaux fruits, au point qu'au moment du Concile Vatican II, l'Église latino-américaine était l'une des plus réceptives au souffle de l'Esprit et à l'option

évangélique pour les pauvres, comme elle l'a confirmé solennellement et collectivement à Medellín, quelques années plus tard. Depuis ce temps, ont fleuri dans cette Église et dans les communautés chrétiennes d'Amérique Latine, non seulement de grands textes théologiques et pastoraux, mais aussi quantité de témoignages remarquables, héroïques même, au point qu'on a pu parler d'une page à la fois douloureuse et glorieuse de l'histoire de l'Église, et constituer un véritable martyrologe.

En préparant pour l'ACAT la brochure "*Terre et Violences*", j'ai relu, grâce en particulier aux bulletins et publications de DIAL, une partie de ces textes et de ces témoignages, et j'ai privilégié ceux du Guatemala

L'évangile au Guatemala

Il y a vingt ans, en traversant pour la première fois les belles montagnes du Guatemala – la Sierra Madre –, j'ai découvert les villages humides et misérables des Indiens du Quiché. Dix ans plus tard, j'ai retrouvé un grand nombre de ces pauvres dans les camps de réfugiés, au sud du Mexique.

Au dénuement matériel et à la peur du massacre, s'était ajoutée la détresse de l'exil et de la dépendance. Ils commencèrent alors à parler et à raconter ce qu'ils avaient enduré. Quand on entend ces récits, on a peine à

parce qu'il s'agissait essentiellement du monde paysan. Mais, après avoir parlé de ce pays tant éprouvé, supplicié, je terminerai par le Brésil, par fidélité à des rencontres et à des moments inoubliables, en prenant soin de rappeler que ce choix ne reflète qu'un infime aspect de la réalité – je pense, par exemple, aux chrétiens du Nicaragua et à la magnifique lettre de près de 400 d'entre eux, publiée l'an dernier par la LAC. Ces évocations ne sauraient faire oublier, bien sûr, l'immense foule des militants et témoins ordinaires des autres continents, des autres religions, et les innombrables victimes anonymes de toutes causes, de toutes couleurs, que la barbarie a étouffées comme elle a sacrifié tant de soeurs et de frères humains, sur notre terre, au cours du siècle qui s'achève.

croire que des êtres humains puissent s'abaisser à un tel degré de sadisme et d'abjection. Mais ce qu'il faut souligner, c'est que, dans la véritable persécution qu'ils avaient vécue, ce sont les chrétiens : catéchistes, religieuses, prêtres, qui étaient spécialement visés par les militaires déchaînés, parce qu'ils représentaient la force de l'esprit, celle du message de justice et de liberté, celle qui redonne confiance et dignité. Écoutons quelques lignes du martyrologe à propos d'un groupe de paysans Mayas : "... *Huit paysans du village*

de Xeatzan, dans la commune de Patzun, département de Chilmatenango, sont exécutés avec une barbarie inimaginable. Crucifiés en vérité. Ils sont cloués aux parois de l'école du village avec des fers et des pieux qui leur traversent le corps... Voilà comment ils agonisent. Voilà comment ils meurent. Voilà comment coule lentement leur sang tout le long des parois de l'école qu'ils ont eux-mêmes construite pour leurs enfants. Il n'est plus besoin, désormais, pour les pauvres du

Guatemala et du monde entier, d'essayer d'imaginer la passion et la crucifixion de Jésus... Que peuvent bien dire les maîtres de cette école aux enfants des crucifiés qui y viennent aujourd'hui ?... Que leur disent-ils de la vie ?... Seule, l'immense foi en la résurrection du Premier Crucifié qui a crié : "Père, je remets mon esprit entre tes mains", peut aider à continuer de vivre et d'attendre la résurrection des morts et des morts-vivants d'aujourd'hui."

Au Brésil

C'était en 1985. Cette même année, avec Charles Antoine qui est ami de quelques religieuses très engagées en milieu rural, je passe la Semaine Sainte en Amazonie brésilienne, dans cette immense zone de savanes et de forêts clairsemées où les grands propriétaires s'efforcent d'étendre leurs domaines pour l'élevage extensif et n'hésitent pas à faire brûler les chaumières des petits paysans, ni même à leur faire tirer dessus pour les obliger à déguerpir. Le Jeudi Saint, en soirée, nous arrivons à la petite ville de St Sébastien-du-Tocantins, proche des deux affluents de l'Amazone qui forment ce qu'on appelle "le bec du perroquet". Ambiance populaire de Semaine Sainte. Le Père Josimo, noir de barbe comme de peau, s'affaire à la préparation de la liturgie. Son humble maman, petite femme au corps desséché, nous

offre à boire, en attendant la célébration de la Cène. Puis, comme Josimo nous y a spontanément invités, nous allons concélébrer avec lui. Devant l'autel, il est là, témoin et serviteur au milieu de ce peuple dont, manifestement, il est totalement solidaire. Les chants qu'il entraîne expriment la foi profonde d'une communauté de pauvres. Fraternité vécue en ce jour de mémoire et de pain partagé ! Le lendemain, dans une autre bourgade, avec deux religieuses pleinement solidaires, elles aussi, nous accompagnons la croix portée en procession, de maison en maison, par les pauvres paysans au visage illuminé.

Un an plus tard, le 10 mai, Josimo est mort sous les balles d'un "pistoleiro". Quelques semaines avant, il avait échappé à un premier attentat. Se sentant traqué, il avait

profité d'une assemblée diocésaine pour s'expliquer. Voici quelques phrases de sa déclaration : "... J'ai fait mienne la ligne pastorale qui m'a amené, par la force de l'Évangile, à m'engager dans la cause des pauvres, des opprimés, des victimes de l'injustice... Je suis maintenant en plein dans le combat pour les cultivateurs pauvres et sans défense, un peuple opprimé dans les griffes de la grande

propriété. Si je me tais, qui les défendra ?...". Au cimetière, devant quatre mille paysans entourant cent soixante religieuses, prêtres et évêques, Pedro Casaldaliga, l'évêque des Indiens Tapirapé, déclare : "La terre de Goias, fécondée par le sang de Josimo et de tant de paysans, arrosée par les larmes de mères, de veuves et d'orphelins, va se couvrir des fruits merveilleux de l'Évangile".

Credo historique de l'Église des Andes

Dieu notre Père, nous croyons en Toi.

**Nous croyons que tu as créé notre maman, la Terre,
et, dès lors, que tu es ennemi de ceux qui nous la volent,
faisant de nous des orphelins.**

**Nous croyons que tu nous as proposé de travailler
non pour nous rendre esclaves
mais pour cheminer, dans la joie, vers la communauté.**

**Nous croyons que tu nous parles, depuis l'origine,
par nos mythes et nos rites, nos croyances sacrées.**

**Nous croyons que ce n'est pas fatalité
si ton Nom nous fut révélé
à travers l'oppression de la conquête coloniale.**

**Nous y voyons plutôt un défi historique
pour que nous inventions une foi authentique
qui libère les hommes
et questionne, à son tour,
la vieille chrétienté.**

Traduction Michel Grolleaud, Paris, juillet 1991
Courrier de l'ACAT" n° 122, janvier-février 1992. p. 28.

"Dans nos sociétés, que signifie la référence au Christ pauvre ?"

André BRAGER

Le titre de cette contribution est emprunté au liminaire qui présente la réflexion d'ensemble. A cette question, je ne prétends pas apporter de "réponse". Mais ce dont je pourrais témoigner, en mon nom propre ou au nom des

compagnons de la Région "Provence", voudrait en quelque sorte illustrer une proposition :

"En Jésus, Dieu a pris la route de l'homme. Suivre le Christ, c'est continuer le chemin que Dieu a pris."

I - UNE RÉPONSE PERSONNELLE

Je suis prêtre-ouvrier à Nîmes. J'habite une ZUP de 8.000 habitants. J'ai un emploi précaire d'Agent de Lycée. Je suis syndicaliste du chômage à la C.G.T.

Il ne m'a pas semblé, en préparant mon intervention, que nous de-

vions nous évader des situations concrètes de pauvreté et nous payer de mots. C'est pourquoi j'ai tenu à les évoquer devant vous dans la simple nudité des faits. J'ai donc retenu des moments de crise qui ne sont pas toute ma vie, ni entièrement celle des autres mais qui nous mettent à l'épreuve.

VIVRE ...

Vivre le palier

C'est notre voisine, veuve sans aucune famille, retraitée, handicapée, qui a besoin d'être aidée. Combien de personnes âgées fuient l'isolement rural pour une ZUP ou elles trouveront, dans un espace concentré : médecin, infirmière, etc.?

Le palier, c'est aussi cette femme seule, avec son handicap mental, avec ses deux fillettes. La crise, ça a été toute une période où la mère refusait la clef de l'appartement à ses filles de 8 - 10 ans. De retour de l'école, elles s'installaient sur le palier : *"on a soif"*, puis, naturellement, *"on veut faire pipi"*... *"on n'a pas goûté"*. Combien de femmes seules ? Combien de familles avec un, deux, trois handicapés ? Combien d'enfants souffrent de déficiences

Vivre la tour

La crise monte quand les groupes de jeunes se fixent dans les parties communes de l'immeuble, en particulier le hall d'entrée. Ça dure un certain temps et l'essaim va se poser plus loin.

parentales ?

Le palier, c'était ce couple juvénile, 17-18 ans, avec un bébé. Le gars vivait, entre autres, de la drogue. Ils sont partis à présent. Ce fut pendant deux ans, un va-et-vient d'adolescents, au regard plus ou moins défoncé. *"André, prête-moi ta caisse à outils"*. *"André je peux téléphoner de chez toi"*. L'espace de rencontre est très étroit entre le refus d'ajouter à l'exclusion et le refus de participer à des activités répréhensibles.

Nos garages sont régulièrement ouverts. Les activités dites de substitution sont la porte de la délinquance.

"André, tu peux me donner deux sucres", etc. C'est la vie de palier.

Portes et fenêtres non indispensables ont été murées. Les vitres, des parties communes, remplacées par des plaques d'acier ou des feuilles rigides en plastique. Le local des deux roues est

condamné. Le feu qui prend au local des poubelles en sous-sol répand une fumée qui insécurise les gens. Une auto a brûlé en sous-sol déposant une cou-

che de suie dans les abords. Partout le problème des jeunes se pose avec gravité.

Vivre le quartier

Le quartier, c'est :

- 34 % de chômage,
- 22 % des emplois sont précaires.
- la moyenne des salaires est de 4.500 frs,
- six sur dix des 15/25 ans n'ont ni diplôme, ni formation.

Nous avons au centre ville une médiathèque de 38 milliards de centimes, dessinée par Sir Norman FOSTER, du bel ouvrage.

Mais aucune maison de jeunes, ni centre social dans la ZUP. Aucun investissement n'a été fait sur la ZUP depuis dix ans, malgré le montant élevé de la taxe d'habitation.

Le quartier, c'est une inter-association qui essaie de faire face avec des moyens dérisoires.

La crise dans le quartier a éclaté en avril 93. Nous avons une supérette, au centre de la ZUP, complétée par une galerie regroupant environ quinze commerces de proximité. Cette galerie était le principal espace de rencontre dans la ZUP. La supérette a fermé du jour au lendemain. Quelques jours après, le feu, mis volontairement, a détruit la galerie marchande, rendant la vie un peu plus difficile aux personnes du quartier sans mobilité.

Vivre la précarité de l'emploi

J'ai travaillé deux ans comme cuisinier pour une société de restauration dans une clinique de Nîmes. J'ai "eu la crise" quand j'ai dû partir en démis-

sion pure et simple. J'étais malade d'une maladie qui s'appelle la surexploitation. Combien y a-t-il de travailleurs excédés dans leurs forces physiques et morales

qui ne résistent plus ou très mal à la pression sur l'emploi...

Depuis, je travaille comme agent

LUTTER

Par quel angle d'attaque, agir ?
Quel service remplir ? Quelle compétence rechercher ?

Dans mon secteur d'activité, j'ai essayé d'agir contre la précarité : protestation, pétition, délégation. Rien n'y fait.

Devant la masse des chômeurs, j'ai essayé de situer mon engagement dans une interface entre le chômage et le mouvement syndical. Ma principale casquette c'est : secrétaire du comité

L'accueil individuel

Depuis trois ans, nous avons deux permanences par semaine, l'une au centre ville, à l'Union Locale C.G.T., l'autre dans la ZUP. Cet accueil débouche sur les tâches suivantes :

- faire les dossiers en direction de l'ASEDIC et les défendre;

contractuel de service dans des établissements scolaires, remplaçant ici le cuisinier, là un jardinier ou un magasinier.

chômeurs C.G.T.. Je ne peux ni tourner le dos au mouvement ouvrier, ni me détourner de l'urgence sociale. Notre équipe militante fait un syndicalisme du chômage et de l'exclusion. Les conditions de subsistance des chômeurs se déterminent pour une large part à l'ASEDIC dans une gestion paritaire - entendez par là classe contre classe - entre syndicats de patrons et syndicats de salariés. Cela suffirait à donner un sens au syndicalisme du chômage. Nous essayons de tenir à la fois l'accueil individuel et l'action collective.

- surveiller les droits aux prestations familiales, à la couverture sociale, au R.M.I. (Nous avons un volant de familles particulièrement lourdes à suivre.) ;

- défendre les chômeurs auprès de la Commission de Contrôle de la

Recherche d'Emploi ;

- saisir le Fonds Solidarité-Logement ;

- monter un dossier pour la Commission de Surendettement des familles ;

- dialoguer avec un jeune sur sa formation, l'orienter vers la mission locale pour l'emploi des jeunes. Parler

L'action collective

Quand nous avons fait cet accueil, donné la suite requise ou visité dans nos quartiers ceux et celles dont la situation est la plus dégradée, notre énergie est épuisée car tout se passe après notre boulot et tout est si lourd à porter.

"Des emplois pour les besoins des hommes", c'est le slogan de la C.G.T.. Nous n'avons fait que de toutes petites tentatives de lutte pour l'emploi, avec le syndicat des cheminots, pour de petits résultats.

Nous sommes dans l'impossibilité de mobiliser ces chômeurs pour demander des emplois tournés vers les besoins sociaux (ex. : logement). Nous sommes une population très loin de l'emploi tel qu'il est devenu, ou tel qu'il n'existe pas.

Le chômage nous apparaît

avec lui de sa couverture sociale.

En résumé, pour notre Union Locale, nous faisons exister un conseil administratif, un point d'accueil pour les chômeurs.

Les critiques ne manquent pas : assistanat, clientélisme, absence de projet de développement mobilisateur, apparition de petits notables.

comme une valise à double fond où ce qui est caché est le plus nuisible :

- ce qui est apparent : les difficultés financières.

- ce qui est caché : l'anesthésie de la personne par absence de reconnaissance sociale.

Les handicapés ont leurs Jeux Olympiques. Les gens sans-travail se terrent. De plus, un demandeur d'emploi n'est pas quelqu'un de disponible, il espère toujours que demain, peut-être, il sera appelé...

Quand nous convoquons 300 chômeurs que nous avons reçus et aidés, il en vient six. Ajoutez-y quatre militants, ça fait une réunion à dix, alors qu'il y a 20.000 chômeurs à Nîmes. Les six qui sont là sont ceux dont l'affaire est en cours. Le miracle c'est que nous existons encore, quoique tout petits.

On ne peut à la fois dire que la population est sous l'emprise quasi-totale des valeurs financières (et de l'individualisme qui va avec) et déplorer que l'accession au droit ne soit plus portée par un collectif.

Admettons que dans cette action nous soyons des "hommes du passé"..., quel pourrait-être le présent de la résistance des chômeurs et de leur émancipation ? Les Restos du Coeur, si précieux soient-ils, sont-ils le fleuron de la modernité ?

L'individualisme rend vraiment le jeu trop facile au rouleau compresseur de l'argent pour que je puisse le citer comme une valeur de notre temps.

Quelles pourraient-être les formes d'organisation et d'action à la hauteur de la situation ?

Quelles paroles pourraient ouvrir un sens, regrouper les énergies émietées, dans un projet mobilisateur ?

Comment se retrouver polarisés sur une revendication ?

Nous n'en savons rien. Il ne suffit pas de constater la misère pour que la revendication s'en trouve formulée. La diminution des ressources laisse entière la fascination toute puissante des mirages de la consommation. Les méthodes du marketing rentrent comme dans du beurre dans les esprits fragilisés.

En résumé, nous sommes un comité de chômeurs sans chômeurs autres que ceux qui appellent à l'aide.

Les militants – non chômeurs – poursuivent au plan du collectif les tâches suivantes :

- le suivi de la Gestion ASSEDIC ;
- le suivi de la Commission de Contrôle de la Recherche d'Emploi (Nous avons protesté dans la presse sur la gestion du Directeur Départemental du Travail, en particulier pour les demandeurs d'emploi analphabètes.) ;
- cette année, nous avons fait une conférence de presse pour demander l'application des lois sur le droit à la santé des RMISTES – 12.000 familles environ concernées dans le Gard. Notre action a eu un retentissement. Il y a et il y aura du changement. Si nous pouvons faire pression sur les organismes sociaux ou le Conseil Général, alimentés par les salariés, comment contraindre les puissances financières et industrielles ?

Deux exemples pris dans notre département :

L'entreprise JALLATE (chaussures de sécurité) annonce 98 licenciements. S'agit-il d'une entreprise en difficulté ? Le profit est de 110.000 F par salarié et par an.

La Générale des Grandes Sources qui comprend PERRIER réalise 740 suppressions d'emploi alors que le résultat d'exploitation voisine 100 millions de Francs.

L'exercice 92 de N.S.I. (Nestlé Source International) qui possède 98,88 % des actions de Source Perrier, fait apparaître un solde positif de 311.001.273,32 F. Les chômeurs de PERRIER pèseront sur l'ASSEDIC et sur l'Etat.

Prendre la route de l'homme exclu amène à la question politique. L'Eglise pose ici un sens interdit, spécialement pour le prêtre, spécialement

en direction du Parti Communiste Français. Ces militants-là, dans nos quartiers, dans cette précarité, dans les associations et syndicats, seraient-ils aussi interdits d'Évangile ? Ne sont-ils pas souvent des pratiquants de la justice ?

"Puisque vous savez qu'il est juste – dit saint Jean en parlant du Fils – reconnaissez que quiconque pratique lui aussi la justice est né de lui". (1 Jn 2, 29).

"Quiconque ne pratique pas la justice n'est pas de Dieu". (1 Jn 3, 10). Logique et bonne question pour les pratiquants de Dieu.

II - UNE MÉDITATION COLLECTIVE : LE MYSTÈRE CONSISTANT DU CHRIST DANS NOS VIES

Les paroles qui suivent sont empruntées à un petit groupe de réflexion qui vient de la Région "Provence". Le

thème de cette méditation était : "Condition ouvrière – Mystère du Christ". ⁽¹⁾

(1) Cet exposé articule deux modes d'expressions. Tantôt le secrétaire du groupe de réflexion intitulé "Condition Ouvrière et Mystère du Christ", rédige lui-même un résumé, tantôt il laisse s'entrechoquer les expressions des uns et des autres, pour former comme une mosaïque ou un patchwork avec la parole de chacun. D'une manière ou de l'autre, ce papier doit tout aux copains et copines de la Région Provence et Languedoc.

L'action de grâces

Jésus est l'homme de l'action de grâces, de la reconnaissance à priori, de la gratitude avant rien d'autre. Cette attitude implique la pauvreté de coeur, la faim et soif de justice (voir : Jésus devant le tombeau de Lazare, à la fois en pleurs et rendant grâces - même contraste à la Cène). Nous expérimentons dans nos échanges ce paradoxe :

L'un dit : *"Je ne suis pas émerveillé par l'homme, c'est la lutte perma-*

nente pour presque rien".

L'autre reprend : *"Au quotidien, tu t'étonnes, dans un monde si difficile de voir des gens capables d'humanité avec des gestes merveilleux"*.

Nous sommes heureux de nos copains et copines formidables, des miracles rendus possibles par ce que chacun peut donner au coeur des épreuves.

Faire de sa vie un passage

"Nous défendons nos intérêts de classe" ; c'est ce qui se dit au syndicat. Mais les copains que nous connaissons, qui ont fait une croix sur leur vie professionnelle, ceux qui se présentent comme délégués dans les petites boîtes, etc, tous vivent à l'envers de leurs intérêts.

Tous ceux qui sont décentrés d'eux-mêmes nous aident à comprendre l'importance du Père pour Jésus, et réciproquement. Lorsque le centre est placé dans les autres, nous sommes tout proches de l'Évangile.

Décentrement mais aussi évolu-

tion :

- Accepter que la vie ne soit pas maîtrisable, qu'elle reste une argile souple, modelable.
- Eviter les dessèchement et les fractures.
- Relativiser l'échec ou l'amertume.
- Accepter de situer sa parole dans un lieu qui évolue.
- Percevoir des traces de Dieu dans les transformations de l'argile humaine.
- Communier au Christ par une hostie qui a été labours, semailles, moisson, solidarités humaines.

Prendre la route de l'homme : Le chemin que Dieu a pris

- Je ne peux comprendre Jésus que dans une histoire, dans une épaisseur humaine en évolution.

- C'est seulement avec le langage des réalités terrestres que l'on peut bien parler de Dieu.

- Jésus-Christ, c'est un homme. Et, de ses choix d'homme, il est mort. Ce qui est formidable en lui, c'est de nous obliger au respect de l'autre. C'est l'homme qui révèle l'homme.

- Jésus, c'est Dieu très typé et c'est Dieu. Nous, on n'a pas d'autre idée de Dieu que Jésus. Maintenant Dieu est typé par nous.

- Ce n'est pas forcément le retour à la case départ de parler de l'homme et Dieu n'est pas une fausse question. On ne fait que continuer le chemin que Dieu a pris. Ce chemin, on ne sait pas où il nous mènera.

- Quel est cet homme que nous sommes, qui ne sait pas sortir du poids de sa misère et de sa lâcheté ? Jésus-Christ est une figure reconnue comme étant belle, l'abbé Pierre aussi, etc., mais les autres, traînant par terre après le pognon, toujours retombant, désespérés sur eux-mêmes et sur l'avenir ? Pour moi, le mystère c'est l'homme, plus que Dieu qui est mystère par lui-même. C'est pas difficile de changer Dieu comme on veut (autoritaire ou indulgent, tout puissant ou pauvre). Mais l'homme, comment le changer ?

- L'homme, c'est le signe de Dieu ; c'est le chemin de Dieu, son passage obligé.

- Dieu n'est pas mystère. Dieu est amour. C'est l'amour qui est mystérieux dans l'humanité.

Le langage de la vie quotidienne :

- Jésus me conduit vers Dieu dans le même mouvement qu'il m'appelle à lutter.

- Collectivement et en ce qui me concerne, dit l'un de nous, pas de distinction entre la vie partagée et le "dire", fait de vie, de positions, de

responsabilités. C'est une parole que les copains savent recevoir. Notre langage de la vie quotidienne ne peut faire évasion, ni problème. C'est tout un : la vie, la parole. Il y a des moments où on atteste que c'est bien au nom de Jésus qu'on vit. Jésus est au début

et à la fin de notre témoignage. Ce moment d'attestation, c'est le petit bout de l'iceberg qui se soulève, mais le plus volumineux, c'est le quotidien. C'est à l'épreuve de la durée.

- C'est bien les hommes notre chemin vers Dieu et Dieu en Jésus n'a pas pris d'autre chemin.

Le corps du Ressuscité :

Pour des tas de copains en difficulté, nous sommes un peu le Bon Dieu. Pour certains, le signe de Dieu, ce sera nous, sinon rien. On est un peu Jésus et Dieu pour les autres. Nous engageons le corps ressuscité de Jésus.

- Une silhouette très humaine, par exemple celle d'un jardinier courbé sur les germinations de la terre, ne nous disqualifie pas pour être le corps du Ressuscité. Demandez à Marie-Madeleine. On est le jardinier, et pas seulement le jardinier.

- Ceux d'entre nous qui accueillent, qui préparent le pain et le poisson et disent : " Venez déjeuner " sont le corps du Ressuscité. " Qui es-tu ? " demandèrent les disciples. Le Ressuscité avait préparé le repas.

- L'Église, les gens s'en foutent parce qu'elle prétend avoir la vérité sur tout sans s'engager sur rien, dans le monde du travail.

- Il ne suffit pas de dire Jésus-Christ. Il faut donner une espérance, préparer des motifs d'action de grâces : du pain, du vin, une vie décente.

- Ceux qui accompagnent des marcheurs tristes dans le sens Jérusalem-Emmaüs et qui expliquent sans cesse les raisons d'espérer à contre-courant des événements, ne donnent-ils pas visage humain au Ressuscité ?

- Quand nous avons pris une claque, si la deuxième joue est encore disponible, ce n'est pas que nous sommes masochistes ; c'est que nous sommes relevés de notre meurtrissure, c'est que nous sommes à nouveau debout, c'est-à-dire ressuscités.

- Nous tous, avec nos mutilations du cœur et du corps, avec nos limites et nos défaillances, ne sommes nous pas qualifiés pour être le corps du Christ, lui qui est apparu vivant, portant ses blessures, car il en coûte d'aimer vraiment ?

Le souffle de Jésus

Devant une humanité "crucifiée" (exemple : les souffrances du chômage), devant une réalité humaine à laquelle on n'a rien compris, l'Esprit continue de nous questionner dans une non-réponse, dans notre incapacité de réponse. Il y a toujours plus de vérité et d'espoir à poser une question comme non-réolue qu'à l'occulter.

Le souffle que Jésus a donné, nous le retrouvons dans les vies prophétiques d'aujourd'hui, dans les militants, les locomotives. Mais ceux qui font le voyage de la vie dans le wagon de queue, ceux qui ne s'en sortent jamais, ceux qui sont toujours perdants, sont aussi figures de l'Esprit.

Quand l'Esprit ne souffle qu'à l'intérieur, les gens peuvent en crever. Leurs aspirations sont rentrées. L'Esprit a besoin d'un support matériel, d'un point intermédiaire entre la misère et l'utopie. Sans un commencement d'exode, le couple misère + utopie génère la désespérance. Cet exode prend la figure d'une vie associative, d'un comité de chômeurs, etc.

Dans une association, dit un copain, on voit les chômeurs revivre. Ce qu'on y fait ne leur donne pas de travail.

Mais ça les sort de leurs maisons. Ça les met en route. Ils sont capables de faire de grandes choses.

Dans l'écrasement actuel du chômage, il faut toujours des micro-réalisations, des micro-espoirs pour garder un goût de source à la vie humaine. Il faut un minimum de collectif. Cela, on l'a reçu, on l'a pratiqué. C'est le poumon du mouvement ouvrier.

L'aspiration à la justice a eu du souffle historiquement. Les gens étaient décollés du sol par ce qu'ils criaient. Ce souffle va-t-il se tarir ? A présent, il y a des gens de 30 ans qui n'ont jamais travaillé. C'est une histoire différente de celle de nos aînés. Les cris des jeunes en pleine galère sont des appels au secours. Le souffle devient un soupir. Il faut entendre les soupirs de ceux qui n'intéressent personne.

Les poids morts, les poids lourds de sens à déchiffrer, les poids de non-sens qui n'ont encore été ni écoutés ni compris, nous ouvrent à de nouvelles questions et nous interdisent tout repli sur de fausses certitudes. Ils nous préservent d'organiser un salut à notre mesure, un sens à la vie selon nous. Ils nous barrent la voie de la réussite mondaine, sur le dos des autres.

Aujourd'hui, dans la condition ouvrière, il faut tout reprendre à zéro. Tout est tristement neuf. C'est une nouveauté désertique.

L'Esprit de Jésus peut-il ignorer l'histoire contemporaine et la géographie humaine ? Nous avons voulu témoigner que l'Esprit que Jésus donne en expirant est présent dans nos démarches.

"En Jésus, Dieu a pris la route de l'homme. Suivre le Christ, c'est continuer le chemin que Dieu a pris".

Etes-vous d'accord sur la validité de cette proposition ?

La pratique et la réflexion que j'ai exposées honorent-elles cette proposition, pour les milieux pauvres de la société française ?

CHRIST LIBÉRATEUR DES PAUVRES EN AMÉRIQUE LATINE

Ernane PINHEIRO

Pour la grande majorité des chrétiens d'Amérique Latine, la rencontre avec le Christ et la marche à sa suite ont toujours donné un sens spécial à la vie. Elles représentent comme une force de cheminement, une espérance, une confiance en Dieu. Les caractéristiques de cette rencontre dépendent d'une évangélisation plus ou moins forte ; mais elles dépendent surtout du conditionnement culturel, politique, socio-économique et aussi religieux.

A l'heure où nous célébrons le 5^{ème} centenaire de l'arrivée de l'Evangile sur notre continent, la demande de pardon des chrétiens aux Indiens et aux Noirs d'Amérique Latine montre qu'on a conscience de la distance qui sépare la théorie de la pratique quand on parle de ces peuples, les plus pauvres d'entre les pauvres.

C'est le Saint-Père lui-même qui l'exprime: *"Après 500 ans, nous nous présentons devant le Christ, le Seigneur de l'Histoire, de toute l'humanité, pour prononcer les paroles de sa prière au Père, celle que lui-même nous a enseignée : "Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés" (Mt. 6, 12). La prière du Sauveur s'adresse au Père et en même temps aux hommes contre lesquels furent commises tant d'injustices. A ces hommes, nous ne cessons de demander pardon. Cette demande de*

pardon s'adresse surtout aux premiers habitants de cette terre, les Indiens, mais aussi à ceux qui furent amenés d'Afrique comme esclaves" (Audience à Rome, le 21-10-93).

Ces dernières années, un dynamisme nouveau et original a réveillé l'Église pour une redécouverte du visage de Jésus-Christ : *"L'Église cherche à comprendre ce moment historique de l'homme latino-américain à la lumière de la Parole de Dieu qui est le Christ, en qui se manifeste le mystère de l'homme"* (Medellin - Intr. N° 1).

Nous allons tenter de présenter cette recherche à partir de la question relevée déjà en 1971 par le théologien brésilien Hugo ASSMANN : *"Que signifie le Christ dans le processus de libération de l'Amérique Latine ? Entre une christologie vague et générale, en dehors de la vie, "ad usum omnium", et une christologie caractérisée idéologiquement, exclusivement appropriée à une situation déterminée, il y a l'exigence légitime d'une christologie historiquement intermédiaire, qui réponde aux questions fondamentales d'une situation historique"* ⁽¹⁾.

Il s'agit ici d'un peuple opprimé mais religieux, assoiffé de libération et de confiance en Dieu.

Nous nous proposons d'étudier :

- 1 . - L'Amérique Latine et son désir de libération ;
- 2 . - Jésus-Christ en Amérique Latine : de Medellin à Santo Domingo ;
- 3 . - La croix des crucifiés et la victoire sur la mort ;
- 4 . - Le Christ vécu – le Christ célébré.

(1) ASSMANN Hugo, dans son livre "Opresion - Liberacion, desafio a los cristianos" - terra Nueva - Montevideo, Uruguay, 1971, p. 97.

I. - L'AMÉRIQUE LATINE ET SON DÉSIR DE LIBÉRATION

Ces dernières décades, le christianisme en Amérique Latine vit des moments printaniers. Mais de nouveaux défis se présentent aussi. Au fur et à mesure que grandit la prise de conscience de l'oppression, la soif de libération apparaît avec force. Nous travaillons à une évangélisation libératrice, à la lumière du Christ libérateur. Cette dynamique ecclésiale est en accord avec les signes des temps, comme le dit bien "l'introduction sur la liberté chrétienne et la libération" (de la Congrégation de la Foi) : *"La conscience de la liberté et de la dignité humaine, liée à l'affirmation des droits inaliénables de la personne et des peuples, est une caractéristique essentielle de notre temps ... L'Église fait sienne ces aspirations ..."* (N° 1).

1. - La perspective de l'évangélisation dans ce processus de libération

Évangéliser, selon l'exhortation de Paul VI, "Evangelii Nuntiandi" (dix ans après le Concile Vatican II), c'est *"porter la Bonne Nouvelle (de Jésus-Christ) à toutes les parties de l'humanité, à tous les milieux, sous toutes les latitudes et, avec son aide, les transformer de l'intérieur et renouveler l'humanité elle-même..."* (N° 18).

Comment faire pour que cette Bonne Nouvelle devienne réalité dans cette Amérique Latine appauvrie, avec en même temps un peuple religieux qui vit les conséquences de l'éclatement culturel du monde actuel ?

En Amérique Latine, si nous posons la question de Jésus à ses disciples : *"Au dire des gens, qui est le Fils de l'Homme ?"* (Mt. 16/13), nous recevions certainement, de la part de la majorité des pauvres, une réponse de Foi. Pourtant, suivant l'image pédagogique de Jésus dans la parabole de la semence, il manque essentiellement un terrain propice pour que la semence tombe dans la bonne terre (cf. Mt. 14). Depuis Medellin, nous sommes

conscients de vivre une situation "d'injustice institutionnalisée".

Un cri venu de millions de personnes nous arrive de tous les côtés (Medellin). Ce cri se fait menaçant (Puebla) ; ce cri se fait assourdissant parce que le peuple est de plus en plus exclu (Santo Domingo).

En 1960, on estimait à 110 millions la population pauvre d'Amérique Latine. En 1985, les pauvres de ce Continent étaient 165 millions, parmi lesquels 61 millions en situation de pauvreté extrême. Le plus préoccupant est que, en 1990, le nombre de ces pauvres arrive à 204 millions (CELAM 1990 - Banco Mundial). Comment réaliser concrètement une évangélisation libératrice dans ce processus ?...

La population mondiale grandit davantage dans nos continents pauvres. Et c'est dans tout le Tiers Monde que la pauvreté grandit. A la fin du 21^{ème} siècle, l'Amérique Latine, qui compte aujourd'hui 400 millions d'habitants, en comptera 1 milliard 238 millions, soit 12% de la population mondiale. La plus grande partie de la population du monde sera dans le Tiers Monde. L'Amérique du Nord et l'Europe voient déjà leur population diminuer. Les conséquences de cette prévision nous questionnent fortement : concentration du revenu dans les pays chrétiens d'origine, croissance de l'Islam, vieillissement des cadres de l'Eglise en Europe ; la jeunesse sera dans le Tiers Monde ; augmentation de la population urbaine ... (2).

2. - Jésus-Christ dans un peuple pauvre et religieux

La Foi chrétienne fait référence à trois moments de l'histoire :

- a) l'histoire présente,
- b) l'histoire fondatrice, celle de Jésus,
- c) cette histoire fondatrice passée par l'histoire de la communauté ecclésiale : une expérience de vie avant d'être une expérience sur la vie.

(2) MARC Gabriel, in "Le Rêve de Compostelle", Centurion, 1989, p. 313 à 323.

En Amérique Latine, il s'agit d'un peuple au sein duquel oppression et Foi, Foi et libération se sont entremêlées pendant les 500 ans de son histoire. Parler d'oppression, c'est parler d'une conquête qui a manipulé le nom de Dieu en faveur de ses intérêts économiques et politiques, de violence institutionnalisée, de mortalité infantile, de violation des droits de l'homme, d'analphabétisme, de faim, de dette extérieure. Et parler de Foi vivante, c'est parler d'amour concret, de solidarité, de recherche de justice, d'organisation d'un peuple, de sens de la fête, de gratuité vécue, de lutte pour la liberté et pour la vie ⁽³⁾.

Dans une société injuste et inégale, la personne de Jésus réclame une nouvelle dimension, inspiratrice d'utopies libératrices. Quelles sont les caractéristiques de la christologie dans cette recherche ? Quelles sont les exigences pour les chrétiens qui trouvent dans le Christ historique un message de vie ? Comment faire la relation avec la spiritualité du christianisme populaire ?

2.1 - Le Jésus de l'Histoire

Connaître l'humanité de Jésus et le suivre, sont le lieu de la rencontre entre la mystique et la dévotion populaire.

"Dans la spiritualité latino-américaine, l'accent est mis sur l'humanité de Jésus, le Jésus de l'histoire, le Christ des Evangiles, modèle de pratique chrétienne et source d'inspiration et de vie ... On perçoit les ressemblances, les analogies que le contexte historico-social, dans lequel Jésus a réalisé sa mission, a avec les situations et défis actuels. Il est facile de voir dans la pratique et les attitudes de Jésus un modèle dont on peut

(3) Bravo, Carlos, in *"Mysterium Liberationis : Jésus de Nazaré, el Cristo Liberador"* - Editora Trotta, Madrid, 1990, p. 551.

s'inspirer. L'humanité de Jésus devient proche et vitale pour le peuple chrétien qui cherche le visage toujours actuel de Jésus, qui est la réponse à ses légitimes aspirations de libération totale ... Dans la tradition latino-américaine, et de façon spéciale dans sa dévotion populaire, l'humanité de Jésus devint, dès le début, une dévotion très importante ... Elle a sa racine chez les mystiques espagnols" (4).

Cette réalité se vérifie et se retrouve dans la sensibilité au Christ de Noël, le "Deus menino" qui "se fait homme pour notre bien" ; également dans la fête de la Passion et de la mort de Jésus, où le peuple s'identifie avec ses souffrances, revit ses sentiments. Cette réalité se retrouve dans la mission de Jésus : nombreuses sont les histoires qui, de génération en génération, racontent des événements de la vie de Jésus alors qu'il était dans le monde, énonçant des critères de vérité dans une dimension éducative qui conduit toujours ses apôtres à se questionner.

2.2 - Le choix évangélique pour les pauvres

A partir des années 50, la situation ecclésiale s'est inscrite dans des perspectives nouvelles. Le Jésus de l'histoire se présente de manière nouvelle. En éducation, par exemple, quelques principes pédagogiques gagnent du terrain, surtout dans les milieux pauvres (au moins en certains secteurs significatifs). Ce que Medellín appelle "éducation libératrice" :

- Une formation pour la citoyenneté fait de celui qui la reçoit un sujet actif de son histoire ;
- On valorise le savoir du peuple, sa culture, en lien avec la connaissance de la réalité politique ;

(4) Galilea, Segundo, in "As Raizes da espiritualidade latino-americana" (Os místicos ibéricos), Paulinas, 1984, p. 75 ss.

- La conscience de l'esprit communautaire grandit au travers d'actions en commun ("mutirao"), de cheminement ensemble ;

Tout ceci, à la lumière de la Parole de Dieu et de l'exemple de Jésus, intégrant la religiosité populaire, amène peu à peu à dépasser une mentalité d'assistés. C'est dans ce contexte que l'Église a développé son option évangélique pour les pauvres, motivée par les documents du Magistère mais, surtout, par son expérience au milieu des pauvres.

Ce choix pour les pauvres se concrétise de diverses manières, en différents secteurs de l'Église ; il est un appel à tous les chrétiens ; il a cependant son lieu privilégié dans les "Communautés Ecclésiales de base" où les pauvres évangélisent les pauvres.

Le principe pédagogique : *"Personne n'éduque personne mais nous nous éduquons en communauté"* conduit le peuple à être sujet de son destin, un sujet collectif, un nouveau sujet historique, un nouveau sujet ecclésial.

La perspective de ce choix pour suivre Jésus qui s'est fait pauvre et a donné priorité aux pauvres, est un principe théologique universel, comme le dit bien le Pape J.-Paul II dans son Encyclique "Redemptoris Missio" (R.Mi.14) : *"Le Règne de Dieu est pour tous les hommes. Tous, en effet, sont appelés à lui appartenir. Pour souligner cette réalité, Jésus s'est approché surtout de ceux qui étaient marginalisés par la société, en leur donnant la préférence quand il annonçait la Bonne Nouvelle"*.

L'option pour les pauvres est devenue alors un appel de la situation de pauvreté, un appel du Christ, un appel explicite de l'Église et un appel à la conversion de toute l'Église. Ce choix est devenu constitutif de l'Évangélisation. C'est l'optique nécessaire pour être fidèle à la suite de Jésus, et cela crée des exigences particulières pour la lecture de la Parole de Dieu, pour l'agir ecclésial et pour le modèle d'Église. Certains textes bibliques

prennent plus de relief. Certains membres de l'Église sont privilégiés. Et, par voie de conséquence, un dépouillement plus grand dans l'organisation de l'Église devient nécessaire.

2.3 - Jésus et le Règne de Dieu / Le Dieu du Règne

Dans ce contexte, la perspective de Jésus : le Règne de Dieu, est affirmée comme une des notions-clefs pour les chrétiens. La réflexion sur Jésus, à partir de sa relation au Règne, devient un élément fondamental pour comprendre la vérité sur Jésus. Le Règne de Dieu est toujours en relation avec la volonté de Dieu : "Que ton Règne vienne" ⁽⁵⁾. Son Règne donne la priorité à l'amour effectif et affectif. Pour cela, l'aspiration à la liberté/salut devient le but historique, tout en sachant que ce but est au-delà de l'histoire. Les chrétiens qui se compromettent dans le sens de la libération comme exigence du Règne vont découvrir, en même temps, une nouvelle image de Jésus, liée à la réalité, riche en dynamismes pour une action libératrice. Il ne suffit pas seulement que nous sachions ce que le Règne de Dieu signifie pour le judaïsme et pour Jésus lui-même. Il est important de penser le Règne dans notre contexte historique, bien qu'il ne s'épuise pas ici et maintenant. Le "Règne de Dieu" est l'expression qui traduit la seigneurie absolue de Dieu sur ce monde tragique et opprimé par des forces diaboliques. **Se libérer de** (tout mal) pour **se libérer pour, en vue de** (la vie en abondance). Le Règne de Dieu nous met dans la dynamique de l'Espérance. De là, sa première annonce : *"Les temps sont accomplis et le Royaume de Dieu est tout proche : Repentez-vous et croyez à la Bonne Nouvelle"* (Mc 1/14).

Le Royaume de Dieu se présente comme Bonne Nouvelle pour les pauvres, lumière pour les aveugles, marche pour les boiteux, écoute pour les sourds, liberté pour les

(5) Sobrino, Jon, in *"Jésus na America Latina - seu significado para a fé e a cristologia"* - Loyola-Vozes, 1982, p. 29 ss.

prisonniers, libération pour les opprimés, pardon pour les pécheurs et vie pour les morts (cf. Lc 4/18-21 ; Mt 11/3-5).

Jésus lui-même, avec son action libératrice, est déjà le Royaume qui se fait présent. Sa pratique est libératrice par les exigences d'amour, par la nouvelle solidarité avec les marginaux : les femmes, les enfants, les malades, les pécheurs publics ... le Christ critique toute forme de légalisme et affirme : *"Je ne suis pas venu appeler les justes mais les pécheurs ..."* (Mt 11/19).

Le Règne est au milieu de nous avec Jésus et sa pratique, mais en même temps, il est ouvert sur le futur. Les paraboles du ferment (Mt 13/33), de la semence (Mc 4/26-29), de l'ivraie et du bon grain (Mt 13/24-30) et celle du filet avec les poissons bons et mauvais (Mt 13/47-50), nous parlent de ce futur qui fermente déjà. Entre le présent et le futur, il n'y a pas séparation mais processus de libération et irruption du Règne déjà proche (Mc 1/14).

Le Règne de Dieu est aussi communication avec le Dieu du Règne, avec le Dieu de Jésus. Avec ce Dieu, Jésus entre en contact par la prière. En lui, il se confie et obéit jusqu'au bout.

II. - JÉSUS-CHRIST EN AMERIQUE LATINE, DE MEDELLIN À SANTO DOMINGO

A travers les documents du Magistère et l'Église en Amérique latine, nous allons voir la recherche de fidélité au Christ. Ces documents nous éclairent pour comprendre la pratique de Jésus et la pratique de ses disciples dans la tradition de ce Continent.

MEDELLIN, 1968 : Ce fut la plus grande Conférence épiscopale d'Amérique Latine, juste après le Concile Vatican II. Elle n'a pas produit un document spécifique sur

le Christ, une théologie élaborée. Pourtant, plusieurs affirmations, qui ont eu une répercussion incontestable dans la vie de l'Église, ont aidé à comprendre Jésus-Christ vivant, présent. On se préoccupe de relever les aspects fondamentaux de l'événement "Jésus de Nazareth", en soulignant sa dimension salvifico-libératrice pour le peuple latino-américain.

Du point de vue méthodologique, le Christ en Amérique Latine est repris sous deux aspects :

- revalorisation du Jésus historique, en découvrant sa relation avec le Règne de Dieu et le Dieu du Règne,

- récupération de la dimension historique de la Croix de Jésus et tentative de reformulation de sa signification rédemptrice et salvifico-libératrice. Faire une christologie qui mette en relief le lieu social et ecclésial du sujet théologique et souligne aussi l'aspect objectif – l'aspect de la réalité totale du Christ – qui permet le mieux l'accès au Christ total.

Voyons quelques exemples :

Dans le document sur la JUSTICE, le mystère du Christ est présenté à partir de son aspect salvifique dans l'histoire - l'incarnation comme mode de réalisation du dessein salvifique du Père : *"C'est le même Dieu qui, dans la plénitude des temps, envoie son Fils pour que, se faisant chair, il libère tous les hommes de tous les esclavages auxquels le péché les soumet : la faim, la misère, l'oppression, l'ignorance, en un mot, l'injustice et la haine qui trouvent leur origine dans l'égoïsme humain"* (N° 3).

Dans le texte sur la PAUVRETE, le Christ est présenté comme homme vrai dans sa relation avec les pauvres et la pauvreté : *"Il faut insister pour dire que l'exemple et l'enseignement de Jésus, la situation angoissante de millions de pauvres en Amérique Latine, les exhortations incisives de Paul VI et du Concile, mettent l'Église d'Amérique Latine devant un défi et une mission à laquelle elle ne peut échapper. Elle doit répondre*

avec diligence et audace en fonction de l'urgence du moment présent. Le Christ notre Sauveur n'a pas seulement aimé les pauvres : "De riche, il s'est fait pauvre", il a vécu dans la pauvreté, il a concentré sa mission dans l'annonce de la libération des pauvres et il a fondé son Église comme signe de cette pauvreté entre les hommes" (N° 7).

A propos de l'ÉDUCATION, le document présente la dimension transcendante du Christ "image du Dieu invisible", réalisation du dessein de Dieu pour le développement de l'homme : *"Comme toute libération est déjà une anticipation de la pleine rédemption du Christ, l'Eglise d'Amérique Latine se sent particulièrement solidaire de tout effort éducatif qui vient libérer nos peuples. Le Christ pascal, "image du Dieu invisible", est le terme que Dieu, dans son dessein, a posé au développement de l'homme pour que nous atteignons tous la dimension adulte de la plénitude de Dieu" (N° 9).*

Dans le document de Medellin : "Connaître Jésus, c'est le suivre", la connaissance de Jésus permet de le découvrir comme Sauveur et Libérateur. La méthodologie s'identifie avec la spiritualité. Le Jésus de l'histoire est la manifestation de la réalité totale du Christ qui conduit le mieux au Christ total. Le Jésus de l'histoire n'est pas seulement objet d'investigation historique ; il est modèle pour être suivi. L'étude du Jésus historique ne prétend pas seulement établir les possibilités et les raisons de l'acte de Foi ou de son refus, mais l'appel à la conversion ou le refus de conversion.

La figure englobante du Jésus de l'histoire et sa pratique libératrice nous invitent à le rencontrer dans le visage des pauvres de la terre (Mt.25), à le suivre en laissant tout (Mc.6/24 - Mt.4/24), à l'annoncer et à rendre le Règne présent comme "Bonne Nouvelle de la libération pour les pauvres eux-mêmes" (Mt 5/3-12 - 11/4-5 - Lc 4/16-23 - 6/20-23 - 7/22-23).

A PUEBLA, 1979, il y a un chapitre spécial sur la christologie (N° 170 à 219). Il

présente le Christ à partir de l'incarnation : *"La vérité sur le Christ, le Sauveur que nous annonçons"*. Dans le texte cohabitent la vision pastorale et la vision doctrinale. D'un côté, Puebla reconnaît et approuve *"une recherche du visage toujours nouveau du Christ, qui réponde à sa légitime aspiration à une libération totale"* (N°173). Mais il prévient aussi que cette recherche doit se fonder sur la doctrine authentique de l'Eglise sur le Christ. On veut souligner la totalité de la personne de Jésus-Christ, sa réalité divine et humaine...

Puebla souligne quelques traits du Jésus de l'histoire :

Les visages des pauvres - les traits du Christ souffrant : *"La situation d'extrême pauvreté généralisée prend, dans la vie réelle, des visages très concrets dans lesquels nous devrions reconnaître les traits du Christ souffrant, le Seigneur qui nous questionne et nous interpelle ... visages d'Indiens et d'Afro-Américains considérés comme les plus pauvres d'entre les pauvres ; paysans sans terre ; ouvriers mal payés et en difficulté pour s'organiser dans la défense de leurs droits ; personnes marginalisées et entassées dans les villes ; gens sous-employés et chômeurs ; jeunes, enfants, vieux ..." (cf. N° 31 à 39).*

Engagement avec les plus pauvres : *"L'engagement évangélique de l'Eglise doit être comme celui du Christ : un engagement avec les plus pauvres ... Par conséquent, l'Eglise doit avoir les yeux fixés sur le Christ quant elle se demande quelle doit être son action évangélisatrice. Le Fils de Dieu a démontré la grandeur de cet engagement en se faisant homme, puisqu'il s'est identifié avec les hommes en se faisant l'un d'eux et assumant leur situation concrète par sa naissance, par sa vie et, surtout, par sa passion et sa mort, expression la plus grande de la pauvreté".*

Sa manière exemplaire d'être "bon pasteur" : *"Marcher en tête des brebis signifie être attentif aux chemins que parcourent les fidèles afin que, unis par l'Esprit, ils soient*

témoins de la vie, de la souffrance, de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ qui, pauvre entre les pauvres, a proclamé que nous sommes tous fils d'un même Père et, par conséquent, frères" (N° 682).

Son engagement libérateur : *"Solidaires avec les souffrances et les aspirations de notre peuple, nous sentons l'urgence de lui donner ce qui nous appartient en propre : le mystère de Jésus de Nazareth, Fils de Dieu. Nous sentons que là est la "force de Dieu" (Rom 1/16) capable de transformer notre réalité personnelle et sociale et de la conduire vers la liberté et la fraternité, jusqu'à la manifestation pleine du Règne de Dieu" (N° 181).*

A SANTO DOMINGO, 1992, il y a un effort pour arriver à une vision plus élaborée sur Jésus-Christ. Le document final est centré sur : Jésus-Christ, Évangile du Père ; Jésus-Christ évangélisateur vivant dans son Église ; Jésus-Christ, vie et espérance en Amérique Latine.

Nous rencontrons ici des éléments qui, s'ils sont réfléchis à la lumière de la tradition chrétienne, donnent continuité au processus d'évangélisation mis en branle par Vatican II, actualisé pour la réalité latino-américaine à Medellin et à Puebla. On y trouve des aspects qui fortifient la présence prophétique de l'Église et rénovent l'ardeur missionnaire des évangélisateurs. La nouveauté de Santo Domingo se trouve dans la recherche d'une inculturation de la Foi, qui valorise la culture, aussi bien celle des villes que celle des Indiens et des Noirs.

La première partie du document présente une christologie plus organique, avec des concepts parfois plus doctrinaux que pastoraux. La deuxième partie introduit des éléments christologiques plus liés à la pratique historique et ecclésiale de nos communautés, à travers l'idée d'**incarnation**, explicitée par les catégories intermédiaires de "proximité et dialogue", "solidarité et libération", "identification et inculturation". **Proximité** qui nous fait découvrir les visages souffrants du Continent ; **solidarité** qui nous pousse à nous

compromettre avec ceux qui souffrent ; **identification**, un appel à nous incarner, comme Jésus, dans la culture du peuple.

En somme, la christologie de Santo Domingo éclaire la Nouvelle Evangélisation dans l'option pour les pauvres et dans l'inculturation de la Foi. Voyons deux textes significatifs :

"Découvrir dans les visages des pauvres le visage du Seigneur (Mt 25/31-46) est un défi pour tous les chrétiens à vivre une profonde conversion personnelle et ecclésiale ⁽⁶⁾. Dans la Foi, nous rencontrons les visages défigurés par la faim, conséquence de l'inflation, de la dette extérieure et des injustices sociales ; les visages désillusionnés par les politiques qui promettent mais ne font rien ; les visages humiliés dans leur propre culture qui n'est pas respectée, quand elle n'est pas méprisée ; les visages terrorisés par la violence quotidienne et généralisée ; les visages angoissés des enfants abandonnés qui marchent dans nos rues et dorment sous nos ponts ; les visages de souffrance des femmes humiliées et méprisées ; les visages fatigués des migrants qui ne sont pas accueillis dignement ; les visages vieillissants par le temps et par le travail de ceux qui n'ont pas même le minimum pour survivre dignement ..." (N° 178).

Jésus entre dans la culture de son peuple. Comment inculturer la Bonne Nouvelle entre nous ? *"Quand Jésus-Christ, dans l'incarnation, assume et exprime tout l'humain, excepté le péché, le Verbe de Dieu entre alors dans la culture. Ainsi Jésus-Christ est la mesure de tout l'humain, et donc aussi de la culture. Lui qui s'est incarné dans la culture de son peuple, apporte à chaque culture historique le don de la purification et de la plénitude. Toutes les valeurs et expressions culturelles qui peuvent s'adresser au Christ, promeuvent l'humain authentique. Ce qui ne passe pas par le Christ ne peut pas être racheté" (N° 228).*

(6) Ce numéro 178 de Santo Domingo actualise "les visages des pauvres - traits du Christ souffrant" déjà présents à Puebla (N°31 à 39).

III . - LA CROIX DES CRUCIFIÉS ET LA VICTOIRE SUR LA MORT

La mort et la résurrection de Jésus sont intrinsèquement reliées au projet du Règne. Si le Jésus de l'histoire était le Règne déjà présent, sa crucifixion et sa mort expriment le Christ qui est crucifié et qui meurt à cause des crucifiés de la terre ; la Résurrection est le lieu et le moment de l'inauguration du Règne, en plénitude, dans la personne de Jésus. La Résurrection confirme la vérité de Jésus et la vérité ultime de sa personne.

Le Ressuscité, c'est celui-là même qui fut crucifié, et le Crucifié, c'est celui que Dieu a ressuscité et exalté. La résurrection dévoile le sens d'une vie entière donnée et sacrifiée aux autres : elle conduit à la vie, elle gère la vie en son expression suprême. *"Il n'y a pas de plus grande preuve d'amour que de donner sa vie pour son frère"*.

Le Jésus qui se fait histoire nous conduit à faire l'expérience de Pâques. *"Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie parce que nous aimons nos frères. Celui qui n'aime pas demeure dans la mort ... A ceci nous avons connu l'amour : celui-là a donné sa vie pour nous. Et nous devons, nous aussi, donner notre vie pour nos frères"* (I Jn 3/14-16).

La Pâque du Christ est notre Pâque. Sa vie est entièrement salvifique ; cette caractéristique est scellée de façon définitive par sa mort et sa résurrection. C'est la totalité du mystère de son passage dans notre histoire qui rend possible notre totale libération, la Pâque définitive. Elle nous sauve en nous offrant un "Esprit" pour que nous vivions comme Fils de Dieu et que nous puissions poursuivre son oeuvre. La Croix et la mort des crucifiés de la terre se transforment en source de rédemption.

Le Jésus de l'histoire, en privilégiant les crucifiés de la terre, a voulu commencer à instaurer le Règne sous mode de libération. Jésus voit que pareilles situations d'oppression contredisent le dessein du Père. Son option se traduit par une pratique de libération qui commence par l'infrastructure de la vie : apaiser la faim, guérir les malades,

ressusciter les morts, établir de nouvelles relations sociales basées non plus sur l'intérêt et le pouvoir, mais sur le don et l'accueil de tous, des plus petits, et jusqu'à celui des ennemis (Lc 6/35-36).

A partir de la situation d'oppression dans laquelle vit l'Amérique Latine, l'approche du Jésus de l'histoire met en relief les aspects libérateurs de son message et de sa vie. Il apparaît comme libérateur, annonçant le Règne de Dieu, la Bonne Nouvelle du Salut. Il proclame la libération et anticipe sa réalisation en libérations partielles, comme celle de l'esclavage de la loi (Mc 2/27), celle d'un Dieu légaliste (Lc 6/35), celle des structures qui étouffent l'essentiel de la révélation : l'amour de Dieu et l'amour du prochain (Lc 15/2 - 10/25-27 - Mt 6/1-18).

Le Dieu qui se révèle en Jésus-Christ est le même que celui qui s'engage pour la cause qui conduit à la mort et à la résurrection. Comme disciples, nous passerons par l'expérience de la mort et par l'expérience de la vie. Découvrant le Christ historique, nous arrivons au Christ pascal qui devient norme pour les chrétiens et présence permanente dans l'histoire.

Avant de s'élever aux cieux, il promet : *"Vous allez recevoir une force, celle de l'Esprit Saint qui descendra sur vous. Vous serez alors mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre"* (Actes 1/8).

IV . - LE CHRIST VÉCU – LE CHRIST CÉLÉBRÉ

Etre chrétien en Amérique Latine, aujourd'hui, suppose un changement d'attitude puisqu'il n'est plus possible de prolonger plus longtemps une situation religieuse qui couvre

(7) Codina, Victore, in "Ser christao na America Latina", Loyola, 1988, p. 22 ss.

l'injustice sociale, servant d'instrument de domination pour une minorité et servant de résignation pour la majorité. Être chrétien exige une conversion, en sachant que nous devons payer les prix de nos pratiques, de notre témoignage ⁽⁷⁾. Il est certain que, ces dernières années, il y a une tendance à revenir à un christianisme plus émotionnel qu'engagé pour servir la cause des pauvres.

Cependant, le témoignage des chrétiens engagés sur les pas du Christ vainqueur de la mort devient la mémoire dangereuse de Jésus de Nazareth. De fait, nous vivons en Amérique Latine des épisodes significatifs du temps des martyrs : déjà nombreux sont ceux qui ont donné ce témoignage, à cause des Béatitudes, pour la même cause que Jésus.

Le martyr historique de Jésus devient une clef pour interpréter les témoignages des chrétiens. Nous continuons son oeuvre ; nous devons être prêts à passer par où il est passé. Cette vision du martyr de Jésus, en lien profond avec sa vie et sa prédication, aide celui qui le suit à dépasser les visions intimistes et spiritualistes. Suivre Jésus, c'est faire avant tout l'expérience qu'il a faite : faire l'expérience que Dieu est Père, entrer en relation avec ses frères, regarder le monde comme un lieu de rencontre avec nos frères et avec Dieu. Sur cette base, l'engagement chrétien prend nécessairement des connotations sociales et s'exprime dans une pratique politique qui a son origine dans la Foi. Ceci provoque, par voie de conséquence, conflits, persécutions, y compris la mort violente comme celle de Jésus.

Suivre Jésus avec toutes ses conséquences, cela entraîne une dénonciation de cette situation de péché social dans ce Continent catholique qu'est l'Amérique Latine. C'est aussi l'expression claire et radicale d'une volonté de participer à la Passion de Jésus et la preuve que l'Eglise continue la mission libératrice de Jésus.

Beaucoup de frères et soeurs donnent ce témoignage de forme collective – dans les Communautés ecclésiales de base, à travers les pastorales spécialisées, en régions de conflit – ou encore par des témoignages personnels connus ou anonymes.

L'Église, par ses martyrs, devant le Christ martyr, nous a aidés à relire la Parole de Dieu, nous a conduits à célébrer l'Eucharistie comme expression de Foi vivante dans l'espérance d'un homme nouveau, d'un monde nouveau.

Les CEBs expriment une manière neuve d'être Église. Là se vit une intime relation entre les pauvres et le projet de Jésus, les pauvres et la Parole de Dieu, les pauvres et la communauté de Foi, les pauvres et l'Eucharistie. En un mot, le lien entre Foi et vie, Foi et vie célébrée.

Certains **textes bibliques** ont pris plus d'espace dans ces communautés. Le noyau biblique central des CEBs est christologique : suivre Jésus en communauté. Mais certains récits de personnages bibliques de l'**Ancien Testament**, précurseurs de Jésus, sont plus souvent évoqués : **Moïse**, par exemple, à qui Yahvé dit : *"J'ai vu la misère de mon peuple qui est en Égypte. J'ai entendu le cri que lui arrachent ses oppresseurs. Certes, je connais ses angoisses"* (Ex.3/7) ; les **prophètes** ...

Le **Nouveau Testament** est plus connu : le discours inaugural de Jésus dans la synagogue de Nazareth (Lc 4/14-20) ; l'action de grâces de Jésus au Père pour avoir caché ces choses aux sages et les avoir révélées aux petits (Mt 11/25) ; le jugement final qui sera basé sur ce que nous aurons fait pour les pauvres : *"J'avais faim et vous m'avez donné à manger ... Ce que vous faites au plus petit, c'est à moi que vous le faites"* (Mt.25) ; les Béatitudes : *"Heureux ceux qui ont faim et soif de justice"* (Mt 5/6) ; et encore tous les textes christologiques de Paul ...

Quelque chose de nouveau s'explicite aussi dans l'Eucharistie : la louange au Dieu de la vie, désormais, n'est plus séparée de l'attente de l'homme "vivant". Chez les chrétiens, grandit la prise de conscience que le Christ de l'Eucharistie est le même que celui qui est présent dans les frères, surtout chez les plus pauvres.

Quelques chants des célébrations liturgiques révèlent cette communion avec le Christ qui conduit à la communion avec les frères :

"Célébrer la communion avec cette grande foule qui souffre, c'est faire alliance avec la cause de l'opprimé"

"Notre joie, c'est de savoir qu'un jour tout ce peuple se libérera. Car Jésus-Christ est le seigneur du monde et réalisera notre Espérance ..."

"A cette table, il y a place seulement pour celui qui aime et demande pardon./ A cette table, communie seulement celui qui communie à la vie de son frère ..."

"Reconstruis ta vie en communion avec ton Seigneur./ Reconstruis ta vie en communion avec ton frère./ Là où est ton frère, moi aussi je suis présent en Lui".

L'Église a gagné en héritage, ces dernières décades, une vie de témoins, avec *"les yeux fixés sur celui qui est l'auteur et réalisateur de la Foi, Jésus qui, au lieu de la joie qui lui était proposée, endura la Croix dont il méprisa l'infamie, et est assis désormais à la droite du trône de Dieu"* (Heb 12/2). Persécution à cause de l'engagement pour la justice, prison, travail d'esclave, chômage en augmentation, conflits dans les organisations syndicales ou dans les partis politiques, morts ... Tels sont les signes du martyre quotidien de nombreux chrétiens.

Nous pourrions encore parler de ces témoins exemplaires qui ont donné leur vie à la suite de Jésus, montrant ainsi que l'Église est présente dans ce processus de libération. Entre bien des modèles, exemples présents au milieu des chrétiens, nous détachons deux figures : celle de Bartolomé de las Casas et celle de Dom Oscar Romero :

Bartolomé de las Casas - le grand apôtre de la défense des Indiens au XVI^{ème} siècle. Son témoignage lui a coûté cher. L'Eglise d'Amérique Latine a actualisé sa conversion en motivant les chrétiens à s'engager dans leur vie de chaque jour.

La conversion de sa vie est partie de l'écoute de l'Ecclésiastique, 34/18-22 ss...

*"Sacrifier un bien mal acquis, c'est se moquer,
les dons des méchants ne sont pas agréables.*

*Le Très-Haut n'agrée pas les offrandes des impies,
ce n'est pas pour l'abondance des victimes qu'il pardonne les péchés
C'est immoler le fils en présence de son père
que d'offrir un sacrifice avec les biens des pauvres.
Une maigre nourriture, c'est la vie des pauvres,
les en priver, c'est commettre un meurtre.
C'est tuer son prochain que de lui ôter la subsistance,
c'est répandre le sang que de priver le salarié de son dû".*

A l'écoute de ce texte, Bartolomé voit la misère et l'esclavage dont souffrent les Indiens ; il se reconnaît injuste et parvient à célébrer l'Eucharistie seulement après avoir libéré les Indiens. Il devient le grand défenseur de la cause indienne. Il a perçu dans le pain, la vie du pauvre, la réalité et le symbole du produit du travail de l'homme. C'est ce même pain que nous offrons dans l'Eucharistie : "Fruit de la terre et du travail de l'homme". Voler ce pain, c'est sacrifier l'autre, c'est tuer le frère ...

Don Oscar Romero – mort à l'autel, au moment précis où il se préparait pour offrir le pain et le vin qui allaient devenir le corps et le sang du Seigneur. Après avoir montré que la vie offerte pour le bien des autres est gage de résurrection, il marque par le sceau du martyr une vie de prophète et de père des Salvadoriens, surtout des plus pauvres. Oscar Romero devient le grand symbole du renouveau de l'Eglise en Amérique Latine.

Le poète et évêque Pedro Casaldaliga exprime en vers le témoignage christologique de l'évêque martyr : *"Tu offrais le pain, le corps vivant – le corps trituré de ton peuple : son sang répandu et vainqueur – le sang champêtre de ton peuple massacré, appelé à devenir vin et joie de l'Aurore promise ..."*

Que dire de plus ?... Ils sont nombreux encore ceux qui, par la Foi, ont versé et verseront leur sang pour la cause du Règne, le projet de Jésus, libérateur des pauvres.

Les pauvres, chemin de paix

Visage de l'enfant
illuminé d'aurore.
Vie mêlée de frayeur,
douleur tissée de temps
sans amour,
de jours - de nuits - sans toit,
de matins sans détresse.
Abandon dans les rues
sans destin.

Seigneur, éveille-nous
à l'amour,
donne-nous
l'unité
chère aux mains fraternelles.

Matins sans existence,
visages et solitudes,
rides d'histoires perdues,
souvenirs,
vieillesse sans retour,
sans pain et sans chaleur.
Seul reste le silence
aux durées infinies.

Seigneur, viens nous aider, quittant les solitudes,
à fleurir de tendresse la misère des pauvres.

Terre qui est notre Mère,
fécondité de femme,
grandeur immémoriale.
Peuples attentionnés
pour la semence,
embrassades
peuplées des absences
des pauvres,
ombres chargées d'oublis
attendant les réponses.

Seigneur, ouvre tes mains et féconde mon coeur.
Que la paix s'épanouisse en vrai fruit de justice
au service des pauvres.

Visages, Peuple de Dieu,
en toi, Seigneur, nous espérons,
que la douleur
restaure l'espérance
de tant de frères et soeurs,
indiens, noirs, métis, blancs...
et miroir de cristal
où dansent les reflets
de mémoires sans oublis,
d'enfants sans abandon,
de rues au vrai destin ;
vieux aux vies désirées,
femmes, source et tendresse
où les chansons se bercent
sous des lunes d'argent.

Seigneur, ton peuple en marche
vit et rêve de paix
— nostalgie fraternelle —
sur le chemin des pauvres.
Solidaire espérance du pain qui donne vie
en prière et louange.

Adolfo Pérez Esquivel
Paris, 18 octobre 1992
(Traduction M. GROLLEAUD)

LA QUESTION CHRISTOLOGIQUE ET LE CHRIST PAUVRE DANS L'HISTOIRE DE LA THÉOLOGIE TCHÈQUE

Vačlav VENTURA

"Arrivé dans la région de Césarée de Philippe, Jésus posa à ses disciples cette question : *"Au dire des gens, qui est le Fils de l'homme ?"* Ils dirent : *"Pour les uns, Jean le Baptiste ; pour d'autres, Elie ; pour d'autres encore, Jérémie ou quelqu'un des prophètes"*. — *"Mais pour vous, leur dit-il, qui suis-je ?"* (Mt 16, 13).

La même question m'a été posée : Comment la question du Christ se pose aujourd'hui à toi et à l'Église dans le contexte actuel de mutation de la Tchécoslovaquie ?

C'est vraiment la question fondamentale, parce que le Christ que nous confessons, l'image du Christ que nous contemplons, le Christ que nous suivons, déterminent en effet notre christianisme. Cependant, cette image du Christ n'est pas tombée du ciel. Elle s'est modelée au cours des générations précédentes, elle est comme imprimée dans notre "code génétique spirituel" et nous vivons de cette hérédité génétique.

L'ÉMERGENCE DU CHRIST DANS L'HISTOIRE TCHÈQUE

C'est pourquoi, pour mieux comprendre les tendances actuelles, je ne puis me dispenser de faire un détour par l'histoire pour expliquer, en quelque sorte, la généalogie de cette image du Christ sur notre terre, ainsi que le développement de sa christologie.

Aux origines, dans la Grande Moravie :

C'est au IX^{ème} siècle que nos ancêtres ont reçu, librement, le christianisme par le ministère des Saints Cyrille et Méthode. Comme ils venaient de Byzance, leur christologie était byzantine, fondée sur les Pères de l'Orient chrétien.

Cette christologie reconnaissait donc le Christ comme *homoousios*, vraiment homme, vraiment Dieu et dépassait à la fois le rationalisme arien et la spiritualité désincarnée de la gnose.

Le *Logos* – le Verbe – existait sans commencement, dans les sphères inaccessibles de la divinité, mais aussi comme *Logos spermaticos* – Semences du Verbe – dans les sagesses et les cultures du monde et dans l'histoire comme son fondement (Cf: Justin). C'est donc une christologie ouverte aux valeurs humaines et culturelles.

Un autre trait marquant de cette christologie tient aux titres *Kyrios* – Seigneur – et *Pantokrator* – Celui qui gouverne tout – qui sont décernés au Christ et qui expriment sa puissance supracosmique. Elle relativise tout pouvoir politique. C'est donc une christologie politique, c'est-à-dire critique et prophétique.

Dans cette christologie, le Christ était aussi *protomonachos* – le premier moine. L'Homme-Dieu apparaît comme pauvre, simple, souffrant, tenté, au service de tous,

refusant le compromis avec le pouvoir politique, économique et religieux. Et les exégètes et les auteurs spirituels découvrent aujourd'hui que les vœux monastiques sont la réalisation des trois "non" du Christ dans le désert de la tentation. Mais le Christ-protomoiné c'est aussi, dans notre tradition, l'expérience mystique de la beauté, de la liturgie et de la contemplation.

Cependant le Christ des saints Cyrille et Méthode était aussi celui qui a inspiré saint Basile – comme aussi beaucoup d'autres Pères – à s'engager dans le domaine social. Les "basiliades" de saint Basile, étaient de grands centres économiques, connus pour leur service hospitalier et social. C'est donc enfin une christologie engagée.

Saints Cyrille et Méthode ont prêché ce Christ cosmique, mystique, libre, humain, proche du peuple. Leur christologie du Christ-Logos leur a permis aussi de faire une oeuvre culturelle grandiose et nous pouvons considérer que leur action correspond à ce qu'aujourd'hui on appellerait une véritable inculturation de l'évangile.

Je voudrais encore noter dans leur "imitation du Christ" une petite "information génétique", très précieuse pour la christologie tchèque. Aujourd'hui, Cyrille et Méthode ont été proclamés saints patrons de l'Europe mais, pendant leur vie, ils furent incompris et persécutés et Méthode a même été emprisonné et torturé. Après eux, leur oeuvre fut détruite, et ils furent jetés dans les oubliettes de l'histoire. Le Christ qu'ils ont prêché, mène à ces conséquences et, chez nous, le martyre va accompagner le christianisme.

Au temps du premier État Tchéque

Lorsque fut créé l'Etat Tchéque, qui succéda à la Grande Moravie, la christologie, sans renier ses racines orientales, fut de plus en plus influencée par l'esprit et la théologie romano-germaniques et prit une coloration plutôt royale et cléricale. C'est dans les

châteaux, (Saint Wenceslas) et dans les évêchés (Saint Adalbert) que fleurit la sainteté. L'image du Christ contemplé, devint celle du Christ Roi et Prêtre appuyant ceux qui détenaient le pouvoir et les derniers restes du christianisme oriental furent chassés, au XII^{ème} siècle, avec les moines de saint Procope. Depuis ce temps-là, le terrain est occidental et romain.

Ces tendances à domestiquer le Christ et à idéologiser la christologie pour justifier le pouvoir n'étaient pas nouvelles. Elles dataient de Constantin. L'introduction de coutumes et de symboles impériaux dans la liturgie, par exemple, révèlent combien fortes étaient ces tendances et comment elles ont influencé la pensée de l'Église.

Mais chez nous, comme dans l'Église universelle, l'antidote est venu d'un retour à la Bible et à une spiritualité qui se reflète mieux dans la théologie monastique. Certes il y avait des monastères mais, prisonniers de la domination des puissants et asservis à l'idéologie du Pouvoir, ils avaient quitté l'essentiel du monachisme.

Cependant, quelques moines théologiens demeuraient fidèles à l'esprit monastique et leurs couvents furent, au moyen-âge, le berceau de mouvements spirituels très forts et rénovateurs, par exemple : la *devotio moderna* qui a ses racines chez nous. Le retour à la Bible, à l'évangile, c'est aussi le retour au Christ pauvre et souffrant. Les tableaux gothiques tchèques sont concentrés sur l'enfant, le torturé et le crucifié.

C'est aussi le retour à l'Église primitive, à sa vie de fraternité et de solidarité. Et cette théologie rencontre un grand écho, non parmi les puissants, mais parmi le peuple.

Parmi les théologiens tchèques qui représentent le mouvement catholique réformateur du XIV^{ème} siècle on peut citer Milic de Kromerz et Matthieu de Janov. Celui-ci exposa sa théologie dans un gros livre appelé : *Regulae veteris et novi testamenti*. La christologie est le centre de son oeuvre. Le Christ est la *regula prima* (la règle suprême), *sola*

necessaria et sufficiens ad omnia, in omnibus et in omni loco et tempore (la seule qui soit nécessaire et suffisante pour tous en tout lieu et en tout temps). Chez Janov culmine la piété gothique tchèque, surtout centrée sur le Christ eucharistique. Mais il ne faut pas voir là une christologie individualiste et piétiste. Le Christ eucharistique signifiait pour les Tchèques de cette époque la foi vivante, la participation de tous à ce mystère, l'audace de former et réformer l'Église. Le Christ eucharistique était aussi un symbole et un défi. Quelques années plus tard, les Hussites porteront l'eucharistie comme leur drapeau dans les manifestations et dans les luttes. Cette christologie redonnait vie aux masses, au peuple de Dieu, et elle effrayait les puissants car les autorités civiles et ecclésiastiques étaient placées sous l'autorité de la Bible. L'Église était ainsi mesurée par la christologie du Christ pauvre et par l'ecclésiologie de l'Église des apôtres.

Nous avons là l'essence même de l'oeuvre de **Jean Hus**. Les sermons de ce prêtre catholique, maître de l'université, attiraient les foules et il fut à l'origine d'un grand mouvement populaire à la fois religieux, social et politique. En effet, il prêchait un Christ autorité suprême, auquel tous devaient se conformer, Roi et Pape compris. Son Christ était en opposition aux puissants et sympathisant avec les pauvres et les sans pouvoir. Sa mort tragique est connue : il fut condamné par le concile de Constance et brûlé en 1415.

Après la mort de Jean Hus, son inspiration devint l'idéologie de la révolution hussite. Le mouvement hussite, avec sa christologie radicale, a, jusqu'à nos jours, influencé profondément toute notre histoire. A tel point que Jean-Paul II, pendant sa visite pastorale, a mentionné Jean Hus dans son discours.

Aux XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles

Les XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles sont pleins de tensions et de discussions théologiques. Les catholiques, les hussites, les luthériens et les calvinistes cherchent à justifier leurs positions et les puissants cherchent à utiliser ces oppositions à leur profit. La religion

devient l'idéologie soutenant le pouvoir.

Entre tous les mouvements de ce temps, une mention toute particulière doit être faite ici de l'"Unité des Frères" : l'Église issue des idées hussites et de la Réforme. Après la victoire des catholiques sur la Montagne Blanche en 1620, son dernier évêque, **Jean Comenius** (XVII^{ème} siècle) a dû partir en exil. Comme immigré, Comenius a connu le Christ souffrant, persécuté et pauvre. Et c'est ce Christ qui, dans sa christologie, est présenté comme le Seigneur suprême du monde et de l'Église. Sa christologie est à l'origine de sa conception de l'unité de tous, de son oeuvre pédagogique, panculturelle et oecuménique. Jean Comenius est plus connu comme le fondateur de la pédagogie moderne, l'organisateur des activités pour le renouveau du monde et pour la paix que comme homme de la religion, pourtant tout cela se déduit de sa conception christologique. Christ n'est pas enfermé dans les structures de l'Église, il est le Seigneur de tous. Chez Comenius est évidente, comme chez tous les théologiens thèques, une grande vie intérieure et une intimité avec le Christ. Sa conception du "paradis du coeur" a soutenu toutes ses activités et lui a permis de supporter tous ses malheurs tragiques.

Après la victoire des catholiques sur la Montagne Blanche commence la dure période de la contre-réforme. La christologie des vainqueurs, c'est la christologie triomphaliste et polémique du concile du Trente. Tout était re-catholisé par contrainte. Mais la contre-réforme, mettant l'Église au service du pouvoir, l'a paradoxalement affaiblie et l'union du trône et de l'autel, dans l'empire des Habsbourg, a marqué la situation spirituelle et politique jusqu'à nos jours.

Les Habsbourg ont gouverné le pays de 1526 à 1918. Pendant toute cette période le catholicisme est devenu l'idéologie des puissants. Cette idéologie avait aussi son expression artistique : le baroque. C'est un phénomène plein de contradictions, car, en lui,

la violence de la re-catholisation fut balancée par le développement des sciences, de l'architecture, de l'art, de la littérature, de la poésie et du chant surtout. Le baroque a remodelé tout. Le Christ, sur les tableaux et sur les croix, est là pour valoriser le talent des artistes et les règles de l'idéologie dominante : c'est un Christ stylisé, au service du pouvoir.

Le siècle des Lumières

En contraste et en opposition avec ce mouvement de réaction, les hommes furent peu à peu séduits par la victoire de la raison, le siècle des lumières, les aspirations révolutionnaires du XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles. Tel fut le prix de la liaison entre le Pouvoir et l'Eglise.

Mais il faut être juste et ne pas oublier les curés et les théologiens restés proches du peuple. Ces prêtres et religieux ont beaucoup contribué à l'éducation, à la culture, à la formation d'une conscience nationale et à l'éveil du peuple. Le XIX^{ème} siècle a vu aussi, en opposition au pouvoir politique comme aussi ecclésial, des tentatives "modernes" telles que le mouvement du christianisme social.

Au temps de la République

Lorsqu'en 1918 la nouvelle **République Tchèque** fut créée, l'Eglise catholique, symbole de l'ancien régime, fut marginalisée dans la communauté nationale. Les Tchèques ont alors plutôt opté pour le Christ du libéralisme protestant: l'homme extraordinaire, le modèle, le fondement de l'éthique.

Face à cette situation, la réaction catholique se fit dans une double direction :

- Les intellectuels catholiques se réfugièrent dans un élitisme conservateur, allant à contre-courant du climat progressiste de gauche qui dominait la vie de la première

république.

- Des religieux, surtout des dominicains (Braiton, Dacek, Haban) et des franciscains (Urban) inaugurèrent un lent retour aux sources théologiques et mystiques et à l'activité sociale.

Du coup, cette Église marginalisée, qui n'était ni très riche ni aimée des autorités civiles, commença à attirer l'intérêt de la société. Ainsi, de nouveau, la théologie et la christologie monastique influencèrent positivement le climat.

Au temps du nazisme l'Église de Bohême fut du côté du peuple. La solidarité dans la résistance (beaucoup de prêtres étaient en prison et dans les camps de concentration) a beaucoup contribué à la nouvelle conscience chrétienne.

1948 : Les communistes au pouvoir

En 1948, les communistes ont pris le pouvoir et ils commencèrent à liquider systématiquement l'Église. Dans les années 50, la vie de l'Église était presque comme sous les persécutions des premiers siècles : la prison, les tortures et les condamnations, les camps de travail, les biens confisqués, les écoles catholiques et la presse interdites... Tout était sous le contrôle de la police secrète. Dès le début, les évêques fidèles à la christologie d'opposition firent appel à la résistance spirituelle : "*Souffrir pour le Christ est la plus grande gloire*". La christologie des martyrs renaît. A cause de leur fidélité, les chrétiens sont devenus sociologiquement vraiment pauvres, démunis, impuissants, privés des droits fondamentaux, privés de la liberté.

Vingt ans plus tard, la petite pause et l'espérance de 1968 finirent sous les tanks soviétiques. Alors commença une nouvelle persécution de l'Église, beaucoup plus réfléchie : stratégie de conquête de l'intérieur (avec le mouvement : *Pacem in terris*,

l'infiltration des agents de la police, etc.), la paralysie de la hiérarchie (les évêques meurent sans successeurs), les machinations à l'ombre de l'"Ostpolitik" du Vatican qui produisit des résultats catastrophiques. Les autorités ecclésiastiques, protestantes et catholiques, (cardinal Tomasek inclus) ont collaboré. Tous ont condamné la charte 77. Quelle christologie a donc inspiré cette position officielle ? J'ose le dire : c'est une christologie schizophrénique, la fille des christologies qui n'ont pas su équilibrer la divino-humanité du Christ. Dans la logique de cette christologie, on pense qu'il est possible de pratiquer la foi réduite au domaine privé, d'aimer Jésus dans le tabernacle, et de se taire et se soumettre aux autorités.

Mais, grâce à Dieu, il y avait aussi chez nous l'autre christologie, greffée sur l'ancienne tradition dont nous avons parlé. Christologie du Christ libérateur, qui donne la force et l'espérance, qui n'est pas enfermée seulement dans les Églises. C'est la Christologie du Christ, Logos spermaticos oeuvrant dans le processus de la libération et dans la lutte pour les Droits de l'Homme. Des chrétiens audacieux, comme Joseph Zvérina, ont écrit au cardinal Tomasek après l'expression de sa distance par rapport à la Charte 77 : *"La charte parle des Droits de l'Homme et du citoyen et de la liberté religieuse, donc du sujet dont vous devriez parler avant tout..."*

Ainsi la charte a révélé la crise profonde des Églises. La servilité de l'Église (l'hérédité de la théologie habsbourgeoise) envers le pouvoir *"est porteuse de la mort morale et brise de nouveau l'âme de la nation"* a écrit une philosophe et théologienne protestante : Komaarkova.

La christologie des militants s'est alors développée sans la hiérarchie parmi les chrétiens de base comme aussi parmi les dissidents athées. Un philosophe marxiste dissident : Milan Machovec a même écrit un livre de christologie : *Jésus pour les athées*.

L'Église clandestine

C'est dans cette atmosphère que se développe aussi le phénomène de l'**Église clandestine**. Ses racines plongent dans les prisons des années 50 avec la bénédiction de Pie XII. Mais alors, avec le soutien de Paul VI, se créent de petites communautés, les éditions du samizdat, la faculté de théologie clandestine et aussi une structure parallèle avec des évêques, des prêtres-ouvriers, des religieux et religieuses. L'élection d'un pape Polonais influença positivement ce processus de libération. Il y eut un réexamen de la politique du Vatican, l'encouragement de la hiérarchie. Le cardinal Tomasek, sous la pression des dissidents et surtout du pape, eut un étonnant sursaut de combativité et devint le symbole de la résistance et de la liberté.

L'Église catholique, pauvre, persécutée, sans le pouvoir politique, devint, surtout pour les jeunes, attirante, sympathique, porteuse du sens de la vie et de la liberté.

Quelle était la christologie de l'Église clandestine ? Nous avons désiré la liberté et nous avons expérimenté que le Christ en était la source. C'était, centrée sur le Christ qui libère, une **christologie de la libération**. Nos maîtres qui étaient dans les prisons nous ont transmis l'expérience des grands mystiques : les valeurs de la solitude, du silence, du vide, du dénuement, l'expérience de la nuit de l'âme, de la béatitude des persécutés et des martyrs. Ils nous ont transmis aussi l'expérience du "non" monastique du Christ tenté. **L'expérience mystique vécue dans l'expérience politique** de l'opposition, c'est le trait principal de la christologie de l'Église clandestine.

De cette christologie se déduit logiquement la nécessité d'être contre le pouvoir de ce monde, qui est la source des souffrances des hommes. C'est une christologie inséparablement **prophétique et critique**. Peut-être est-elle marquée aussi par l'eschatologie qui vit de la vision du nouveau monde qui vient. Cette christologie avait donc le devoir d'analyser le pouvoir politique et économique dans une perspective prophétique.

Et le Christ qui inspirait ces positions était compréhensible à toute la société.

Mais la société voyait aussi le Christ dans son corps mystique : l'Église. Et les théologiens Tchèques de cette époque se consacrèrent aux questions ecclésiologiques. **Oto Madr, Joseph Zverina, Mgr Davidek** ont écrit plusieurs textes ecclésiologiques. Oto Madr, par exemple, a écrit deux textes : *Modus moriendi ecclesiae* (version allemande en 1977), puis : *Ars non moriendi ecclesiae* (1986, en allemand 1991). Le premier texte analyse l'Église locale comme un organisme vivant qui vieillit et peut mourir. Dans l'autre texte, il propose des stratégies concrètes pour vivre dans les conditions difficiles de la persécution. Son collègue Josef Zverina a écrit : *L'audace d'être Église* et *La joie d'être Église*.

Selon Zverina : *“le principe fondamental de l'Église est l'agapé, de sorte que les structures dans lesquelles elle vit sont : l'amitié, l'amour des époux, la famille, la communauté des fidèles. L'Église est là où il y a des veuves, des orphelins, des pauvres, des prisonniers, là où on lutte pour la vérité et la justice, la dignité de l'homme et la liberté”* (L'audace 9).

L'autorité vient après. Et Zverina pour l'évoquer préfère au mot *hiérarche* – celui qui détient le pouvoir sacré – celui de *hiérodoulos* – le serviteur du sacré – *“Qui est plutôt parmi nous et avec nous, non au-dessus de nous ; qui est plutôt le témoin premier de notre foi commune”*. Et il continue : *“L'Église est là où se trouve le Seigneur crucifié et glorifié”*.

L'obéissance à ce Seigneur nous oblige à la critique : *“Nous voulons propager la conspiration des sans défense, nous devons conséquemment changer l'opinion publique et la conscience... Nous devons propager la résistance radicale contre toutes les formes de violence... Nous devons devenir serviteurs, peut-être aussi martyrs – avec ou sans le sang – de la vérité, de la liberté et de la justice.”*

Le programme de l'Église c'est, selon Ata Mandl, le service, le témoignage jusqu'au martyr, l'oecuménisme, y compris dans sa dimension cosmique, et la liturgie.

Mais toutes ces ecclésiologies sont inspirées par la christologie du Christ libérateur, qui nous oblige à le suivre jusqu'à la croix. C'est la christologie de la grande kénose.

Il faut ajouter que, dans l'expérience de la clandestinité, c'était aussi l'eucharistie qui a alimenté la vie de la foi. Dans les prisons et, après, dans les réunions clandestines, chaque fois que c'était possible, on célébrait la messe, sur le lit, dans les cellules, avec un morceau de pain et quelques gouttes d'un vin préparé dans la prison. L'eucharistie nous unissait au sacrifice du Christ et donnait la force de l'espérance pour les luttes politiques contre la tyrannie du pouvoir. C'était l'ancienne spiritualité tchèque qui revivait. Pour l'Église officielle aussi, la célébration eucharistique restait la seule possibilité. Parfois, par exemple à la Vigile de Noël, les messes sont devenues des manifestations de l'opposition tacite. L'eucharistie, célébrée dans ces conditions, nous a appris combien peu de choses sont nécessaires pour la vie de l'Église...

1989 - Fin du "socialisme réel"

En l'année 1989 le socialisme, dit "réel", tombe. L'oppression, la violence de la police secrète, le pouvoir omni-présent d'un parti finissent. Le pays devient rapidement comme les autres pays de l'Europe occidentale. Les problèmes sont les mêmes.

Juste après le changement, la société était comme fascinée par l'Église. Tout le monde attendait d'elle beaucoup, peut-être l'impossible. Les représentants officiels de l'Église ont commencé à rêver d'une Église de nouveau influente et riche. La visite du Pape a confirmé ces tendances triomphalistes. Le vocabulaire utilisé est symptomatique de ces tendances : on parle de réhabilitation, de restitution des biens, de reconstruction, de structures, du retour. Du retour avant la deuxième Guerre Mondiale, avant le Concile. Ce "re-", toujours répété, signale la réaction, le retard. L'Église s'enferme dans ses problèmes internes, devient un ghetto.

Alors que le changement politique et économique demande la présence du message libérateur de l'évangile, il n'y a aucune réaction de l'Église officielle, aucune position concrète contre le nouveau pouvoir économique opprimant. On voit les évêques dans des BMW et des Mercedes, les mitres à côté des puissants, apparemment uniquement soucieux de la restitution des biens.

Que sont devenus alors les anciens clandestins chargés de si précieuses expériences ?

Il y a ceux qui semblent avoir oublié le passé et qui se sont laissés aller à prendre les responsabilités des puissants dans les ministères, au parlement, etc.

Beaucoup de prêtres sont entrés dans la pastorale officielle et ne parlent presque plus que de leurs activités ecclésiastiques.

Il y a ceux qui sont jetés dehors comme les maquis après la guerre. Ils sont déçus et souffrent.

Et il y a ceux qui s'enferment dans des cercles pieux et qui ont maintenant perdu leur force d'opposition. Ils sont heureux entre eux.

La rupture avec la société est profonde car la société est déçue par l'Église. Une enquête a montré qu'un grand nombre (50 %) se déclarent sans religion. Les jeunes et la majorité ne s'y intéressent pas.

Peut-être suis-je très pessimiste et injuste, mais ce qui est évident c'est que l'Église a perdu une immense chance.

Alors, quelle christologie, quelle image du Christ produit là ses effets ? Le clergé a revêtu, semble-t-il, le **Christ du manteau de la hiérarchie riche**, celle qui rêve de restaurer les temps passés et qui ne sort pas des structures de l'Église. Ainsi les questions du type : *"comment se sauver"*, *"comment assurer notre présent et notre avenir"*, ont enseveli les questions : *"comment aider la société"*. Et, chez beaucoup d'anciens clandestins comme aussi chez beaucoup d'autres chrétiens, c'est le **Christ de la piété subjective**

qui l'emporte (moi et mon Seigneur, ma petite communauté, etc.).

Naturellement les Puissants, les politiciens et les économistes libéraux, qui savent combien la force d'opposition de l'Église, sous les communistes, animait le peuple, soutiennent cette situation de l'Église et lui donnent toute sa place dans les médias. Maintenant, ils ont réussi à domestiquer l'Église comme aussi toute la société. Leur victoire est presque totale, il n'y a pas d'opposition solide et le dieu Argent dévore ses victimes sans problèmes.

AUJOURD'HUI QUELLE RÉFÉRENCE AU CHRIST PAUVRE ?

Nous sommes arrivés ainsi à la question centrale de la session : Dans nos sociétés, que signifie la référence au Christ pauvre ? La question de la pauvreté est complexe.

Le Christ pauvre...

Il faut s'entendre quand on parle du "Christ pauvre". Peut-être serait-il plus juste de dire : le Christ qui choisit la pauvreté, le Christ des pauvres. Car, historiquement et sociologiquement, il n'était pas pauvre : il avait une famille, des amis, une éducation, des relations, une autorité, une nationalité, un pays. Il avait de l'argent et il mangeait et buvait normalement.

Les pauvretés de l'homme

Et puis, il y a bien des visages à la pauvreté : autre son visage dans le Tiers-Monde, autre dans les pays post-communistes, autre dans les pays développés. Mais partout, il y a ceux qui n'ont pas le nécessaire pour vivre, l'habitat, la nourriture, l'argent, l'éducation.

Partout il y a des malades, des handicapés, des opprimés, des persécutés, des sans-pouvoir, des sans-relations, des désespérés, des clochards ; ceux qui souffrent par l'injustice, les marginalisés sociologiquement, racialement, politiquement. Pauvres sont ceux qui sont privés de la liberté et qui ne détiennent pas le pouvoir.

La pauvreté issue du pouvoir de l'Argent

En réalité, la pauvreté est toujours liée avec le pouvoir politique et avec l'économie. Il faut aujourd'hui chercher la racine du mal. C'est un fait que l'économie mondiale engendre l'injustice, la pauvreté, et vole la liberté. L'économie mondiale se sert du chômage, elle en module le pourcentage le plus favorable, elle tire profit d'un marché qui exploite les pays pauvres, elle tire parti aussi du profit que les États tirent du marché des armes, elle compte aussi avec les guerres. Elle utilise normalement l'argent sale et les banques le "blanchissent" dans leurs investissements. Devant une telle situation, si l'Église se tait, elle se fait le complice du mal.

L'économie, comme les autres sciences, doit être ce quelle est : une parmi d'autres sciences qui, toutes, doivent être au service des hommes. De tous les hommes, pas seulement des monopoles mondiaux, des banques et des organismes transnationaux comme aussi d'une minorité cachée qui rêve de dominer tout. Le malheur tragique est que les économistes imposent leur idéologie partout, ils deviennent les chefs des États et, par les banques et les organisations monétaires, commandent et dirigent presque tous les pays.

Remédier aux effets pernicieux de ce pouvoir économique transnational, c'est-à-dire : aider les pauvres, apporter une aide humanitaire, consoler seulement les victimes de cette injustice, c'est très peu. Ce n'est pas de donner des aumônes qu'il s'agit, mais de se concentrer sur les causes et de les dénoncer et condamner ouvertement. C'est la

vocation prophétique des théologiens, de l'Église. Son maître a "chassé tous les vendeurs et acheteurs" du temple, et son temple c'est toute la terre et tout le cosmos (Mt 21, 12 - 13).

La mission de l'Église

Dans la vie économique-sociale aussi, *"il faut honorer et promouvoir la dignité de la personne humaine, sa vocation intégrale et le bien de toute la société"* (Gaudium et Spes 63).

Le concile a dénoncé, dans les pays économiquement développés, la propension des hommes à être *"dominés par l'économique, (car) presque toute leur existence personnelle et sociale est imbue d'un certain éconisme..."*

D'autre part, il a souligné avec clairvoyance les inquiétudes de beaucoup d'autres hommes dans le monde : *"le développement de l'économie conduit trop souvent à l'aggravation des inégalités sociales, à la régression de la condition sociale des faibles et au mépris des pauvres... Tandis qu'un petit nombre d'hommes disposent d'un ample pouvoir de décision, beaucoup sont privés de presque toute possibilité d'initiative personnelle et de responsabilité, souvent même, ils sont placés dans des conditions de vie et de travail indignes de la personne humaine"* (GS 63).

Le concile et les documents pontificaux analysent bien la dialectique de la vie économique et sociale et ils donnent la clef d'une solution pratique : c'est **"l'option préférentielle pour les pauvres"** et donc, logiquement, **"la non-option pour les riches et leur idéologie du profit infini"**. L'impossibilité de servir en même temps l'argent (= l'économie et le pouvoir) et Dieu est claire. Claire est aussi la place de l'Église dans cette option.

Les leçons d'une histoire

Permettez-moi, à la fin, de récapituler les leçons de notre histoire lointaine et récente.

1. Le pouvoir politique, comme aussi économique, doit être toujours soumis à la critique prophétique de l'Evangile. Il faut dénoncer chaque abus du pouvoir, chaque corruption, chaque activité des Puissants qui violent les Droits de l'Homme et sa liberté.

2. La dissidence accompagne l'annonce de l'Evangile. Elle regroupe ceux qui sont engagés dans le processus de la libération, ceux qui luttent contre la peur, pour la justice et pour les Droits de l'Homme. La dissidence est toujours aux yeux des Puissants : subversive et persécutée. Elle est le visage moderne du martyr.

3. L'Eglise ne doit jamais être liée avec les Puissants et les Riches. Sa place est parmi les sans-pouvoir, les pauvres, les marginalisés.

4. L'évangile ne s'identifie à aucune idéologie. Il est au dessus des idéologies. Il est le point critique de toutes les idéologies et des systèmes politico-économiques. Nous avons expérimenté, en réalité, chez nous, l'idéologie communiste et nous avons constaté que les bonnes idées se corrompent avec le pouvoir. Cette idéologie liée avec le pouvoir est devenue totalitaire et source de violence. Nous expérimentons maintenant l'idéologie du capitalisme libéral et nous commençons à comprendre cette idéologie du nouveau système européen et mondial dirigé par les différents Conseils et Organismes monétaires. Sans critique prophétique et sans éthique, ce système deviendra la Tour de Babel, la source des souffrances de millions d'hommes.

5. L'Église avec sa théologie doit être présente dans toutes les luttes pour la libération. Plus que jamais, cela demande l'étude solide des systèmes économiques et politiques. Dans ce travail, les antagonismes conservateurs-progressistes doivent être surmontés, car on découvre que l'idéologie dominante – l'économisme – devient peu à peu la nouvelle religion idolâtrique avec ses croyances stupides que sont par exemple "la main invisible" qui régle le marché, la nécessité des sacrifices du chômage, etc. Comment ne pas voir le danger qu'il y a, à ce que tant d'hommes croient à l'omnipotence de l'économie et à ses hypothèses contradictoires ? Pourtant l'économie a eu déjà l'occasion de nous montrer la valeur de ses solutions : guerres mondiales, crises, inégalité entre Nord et Sud etc... Jusqu'à quand va durer la foi au dieu Argent et au Marché ?

6. L'Église est invitée à dire ouvertement que ce monde, avec sa sagesse, passe. Elle a le devoir de prêcher que l'autre Royaume vient avec les valeurs évangéliques qui sont dans les yeux dont la prudence est folie. L'Église est invitée à parler des utopies : des valeurs qui n'ont pas encore leur lieu ici, mais qui ne sont pas moins réelles. Cela signifie que l'Église doit être porteuse de l'espérance.

7. Donner l'espérance, la force et l'audace, cela demande une spiritualité profonde enracinée dans le sol de l'évangile, des expériences des Pères, en particulier des Pères du désert, et des moines. C'est la spiritualité qui sait contempler le milieu divin dans le cosmos, dans l'histoire, dans les luttes des hommes pour la justice et la liberté.

8. Enfin – vraiment dernière expérience – tout cela demande une fidélité parfois douloureuse à l'Église. Nous n'oublions pas que le Pape et le Vatican étaient dans les dernières années les garants de nos efforts et de la lutte pour la liberté. Mais cette fidélité ne signifie pas la servilité.

Le Christ que nous voulons suivre

Alors, quel Christ inspire ces positions ? Quels sont les fondements de notre christologie tchèque ?

Je n'ose pas donner de réponses définitives; j'énonce seulement ce qui me semble être des traits fondamentaux :

Le Christ pantokrator, qui est le fondement, l'alfa et l'oméga de l'univers et de l'histoire, qui est le Seigneur du ciel comme aussi de la terre. A lui est tout est soumis : *"// renverse les potentats de leurs trônes et élève les humbles, il comble de bien les affamés et renvoie les riches les mains vides"* (Lc 1, 52-53).

Le Christ prophète – qui interpelle et dénonce les puissants et le pouvoir politico-économique –. Sans cette prophétie christique, il n'y a pas aujourd'hui de voix capable de s'opposer à l'inhumanité du dieu Argent, du dieu Marché.

Le Christ moine dans le désert, tenté par les forces du mal (économie et politique décentrées de l'homme), le Christ qui prie dans le profond secret de son Père.

Et c'est aussi **le Christ Logos** et le **Logos spermaticos** présent dans tous les mouvements qui défendent et créent la justice, la liberté de tous, surtout des victimes du pouvoir económico-politique : les pauvres.

Ainsi la christologie devient positivement subversive dans le sens du Magnificat, elle devient la source de l'espérance et le dynamisme transformant de la liberté.

Le Christ pauvre en Inde

Félix MACHADO

L'ASIE À GRANDS TRAITS

Bien que les Européens soient aujourd'hui moins ignorants des réalités de l'Asie qu'il y a dix ou vingt ans, il n'est peut-

être pas inutile d'évoquer, à grands traits, cette réalité complexe et multifforme.

Complexité d'un continent

Ce continent, le plus grand de par sa population, n'est unifié ni par la culture, ni par la politique, ni par la religion. On peut même dire qu'il se caractérise par bien des contradictions. Et pour prendre l'exemple qui me touche de plus près : l'Inde, comment pourrait-on dire quelle est sa culture, quelle est sa religion ? Il y a mille religions qui sont fort différentes l'une de l'autre et l'hindouisme lui-même a de multiples visages. Mais – et c'est

sans doute une première caractéristique – pour nous Asiatiques, Indiens, ces contradictions co-existent plus qu'elles ne se fondent en un unique ensemble.

Si l'Asie occupe environ 20% de la terre de la Planète, elle regroupe 56% de la population du monde et, selon les économistes, elle ne dispose que de 10% des richesses mondiales. La population croît beaucoup plus rapidement qu'en Europe. Ainsi, en trente

ans, alors que la population Européenne a augmenté de 91 millions d'habitants, celle de l'Asie est passée de 1379 millions à 2258 millions, soit une augmentation de 1179 millions, presque le double.

Toujours selon les économistes, la plupart des gens vivent dans la pauvreté, plus de la moitié vit en effet sous le seuil de pauvreté et n'a pas le minimum vital.

Le christianisme, religion étrangère

En comparaison avec d'autres continents comme l'Afrique ou l'Amérique Latine, on peut dire que l'Église a beaucoup investi en Asie et cela depuis les origines ou presque. En effet il y a eu une évangélisation dès le 4^{ème} siècle, peut-être même avant. Cependant, 1500 ans après, le christianisme est toujours considéré comme une religion étrangère. Ne voyez pas là une critique des personnes, c'est seulement la constatation d'un fait : pour la plupart, le christianisme est une religion d'étrangers qui n'a rien à faire avec l'Asie. En Asie, il y a environ 2% de la

L'Asie est aussi le berceau des grandes religions du monde. Cette réalité religieuse se manifeste par une très grande pratique populaire mais aussi par des expressions religieuses très élaborées au plan philosophique et métaphysique. On compte environ 100 millions de chrétiens en Asie : 60 millions de catholiques, 30 millions de protestants et 2 millions d'orthodoxes.

population qui est chrétienne, et si l'on exclut les Philippines, il n'y a presque plus rien. En réalité, si le christianisme que nous vivons nous convient très bien, il est tout à fait étranger à l'Asie, à son âme, à ses préoccupations. Le jésuite Aloysius Pieris dit que "*L'Asie restera toujours non-chrétienne*"... Il ne prend pas plaisir à dire cela, mais il pense que le christianisme que nous avons développé ne saurait convenir à l'Asie parce que les soucis de la théologie chrétienne sont ceux de l'Occident. Ce ne sont pas nos problèmes ; nous en avons d'autres.

Une théologie "occidentale"

En parlant d'"Occident" et d'"Orient" je n'entends pas désigner des réalités géogra-

phiques. Je pense plutôt à des catégories culturelles. Et, de ce point de vue, il y a une

présence de l'Occident en Inde, en Asie, comme il y a une présence de l'Orient en Europe. Aujourd'hui, chaque être humain, s'il vit dans ce monde, est mêlé d'occident et d'orient. Mais il reste que la christologie et la théologie qui ont dominé jusqu'à notre génération, ont été fortement marquées par les préoccupations de l'Occident et par sa manière d'approcher la vie et de concevoir ce qui est. Or nous avons besoin d'une véritable complémentarité entre théologie occidentale et théologie orientale pour que ressorte véritablement l'universalité de l'Église. Par exemple, l'approche indienne, indogangétique de la vie, et l'approche sémitique occidentale sont différentes. Elles ne disent

pas la même chose. Et il est faux de dire qu'en fin de compte "les religions disent toutes la même chose". Heureusement qu'elles ne disent pas la même chose ! Si vous voulez lire une poésie en espagnol, vous n'allez pas lire une traduction, mais vous allez apprendre l'espagnol, convaincus que ce qui peut être dit dans cette langue est différent de ce qui peut être exprimé en français ou en anglais. Les langues expriment des choses différentes, expriment différemment les mêmes choses. Il en va de même pour les religions. Chacune a quelque chose d'unique et de différent à signifier. Et il faut connaître ces religions de l'intérieur si l'on veut vraiment dialoguer.

Un vandalisme théologique

Dans les premiers temps de l'Église, certains Apologues ont réfuté voire ridiculisé les religions non-chrétiennes. D'autres, plus subtilement, ont tiré argument des sagesse et des religions non-chrétiennes pour défendre la foi chrétienne. Certains, comme Clément d'Alexandrie ou Irénée, ont même su reconnaître dans ces réalités une présence du Verbe et de l'Esprit, et des "préparations évangéliques". Ainsi la religion chrétienne s'est enrichie d'éléments culturels ti-

rés des religions "païennes". Mais lorsqu'elle est devenue puissante et supérieure alors, trop souvent, elle s'est imposée aux autres en les réduisant à rien et en reniant la part d'héritage qui fut la sienne. C'est ce qu'Aloysius Pieris appelle : le "vandalisme théologique". C'est pourquoi, en Asie, en Inde surtout, le baptême est ressenti comme un "triomphe de la foi chrétienne", une "conquête de l'Occident". Le baptême n'est pas compris, comme ici, en son sens théologique

et spirituel. Il apparaît comme le signe du triomphe chrétien et de la conquête de l'Occident. Dès qu'il y a "baptême", c'est automatiquement compris comme "chrétien" et donc "occidental". Et c'est interprété comme une manière de propager la philosophie occidentale, la vision occidentale du monde, et la domination occidentale basée sur la guerre et la violence. Dans cette logique, les guerres, les émeutes sont conçues comme inévitables. Ainsi, cette année, à Bombay, nous avons connu à trois reprises des émeutes qui ont fait de nombreuses victimes et détruit des biens, mais qui, surtout, ont détruit la confiance qui existait entre des êtres humains différents : pour moi, cela est directement attaché à la vision du monde que nous a donnée l'Occident. Une fois encore, je précise que lorsque je dis "Occident", moi aussi je porte l'Occident en moi, tout comme vous, vous portez l'Orient en vous. En parlant de cette catégorie d' "Occident", je la distingue par exemple de la vision non-violente de Gandhi. Notre économie, notre culture, notre vie, dans la mesure où elles sont fondées sur l' "Occident", sont fondées sur la violence. Il faut avoir, de temps en temps, des guerres comme celle du Golfe, celle du Vietnam, d'Afghanistan etc, pour faire marcher le monde. Et voilà, dans l'esprit de beaucoup

d'Indiens, le baptême, c'est pour cela !

Cela dit, il faut souligner que, fondamentalement, la théologie asiatique n'est pas un acte qui serait en quelque sorte postérieur à l'expérience de Dieu. C'est, au contraire, cette expérience qui établit vraiment dans la connaissance de Dieu, car Dieu ne peut pas être un objet de connaissance ou même de culte, comme s'il était extérieur à nous-mêmes. Ce serait un dualisme irrecevable pour les Asiatiques. Nous connaissons Dieu parce que, en fait, nous sommes de Dieu. Notre "être" n'est pas indépendant de Dieu. Sans Dieu, nous ne serions pas, nous ne sommes pas, car Lui seul EST, et nous ne sommes qu'en Lui, par participation à son Etre. La théologie asiatique cherche l'harmonie intérieure entre la parole et le silence. Et le silence ne signifie pas une parole non-exprimée... Pour les Asiatiques, d'ailleurs, la praxis de libération est à la fois retraite dans le "méta-cosmique" (= la voie intérieure qui conduit à la vérité de l'Etre) et immersion dans le "cosmique" (= ce qui est engagement dans le monde).

Enfin, l'Asie est définie par de nombreux théologiens Asiatiques comme un continent où il y a de nombreuses religions et beaucoup de misère. Ces deux réalités vont

ensemble. L'Asie n'est pas que religion ou que misère, elle est les deux à la fois. Les

deux vont ensemble et sont liées : beaucoup de misère et beaucoup de religion.

UNE CHRISTOLOGIE DU PARTAGE ET DE LA SOLIDARITÉ

Au cœur d'une telle réalité je proposerais une christologie du partage et de la

solidarité, un Christ solidaire, un Christ qui partage sa vie.

La souffrance des hommes

La pauvreté, pour nous, c'est la crucifixion, c'est Dieu crucifié. Pauvreté, souffrance... C'est Bouddha qui, en Asie, a porté ce diagnostic sur le monde : **"La vie n'est que souffrance"**, tout est souffrance, tout ce qui est né est soumis à la souffrance. La nature du monde est de souffrir. La souffrance est la caractéristique de la vie humaine car ceux qui souffrent sont les humains. C'est pourquoi Bouddha disait qu'au lieu de perdre son temps à parler dialectiquement ou théoriquement de Dieu que nous ne connaissons jamais, (La définition de Dieu pour les Asiatiques est d'être en effet

Celui qu'on ne connaît pas. Celui que nous connaissons, ce n'est pas Dieu. Il perd sa divinité dans notre connaissance.), il valait mieux s'occuper de ce qui nous concerne tous : la souffrance. Pour illustrer cela, il racontait comme une parabole : *Un jour un homme fut blessé par une flèche et se mit à saigner abondamment. Un autre homme vint à passer par là et commença à lui poser des questions d'ordre spéculatif : "De quoi cette flèche est-elle faite ? L'homme qui l'a jetée était-il de caste brahmine ou de caste Ksatriya ? ⁽¹⁾ Était-ce un homme ou une femme, grand ou petit ? au lieu de le*

(1) – Outre la caste des Brahmanes – le clergé – on distingue la caste des Ksatriya (guerriers et princes) celles des Vaisya (agriculteurs et commerçants) et celle des Sudra (serviteurs), les autres sont "hors castes".

soigner... Pour Bouddha, quand nous nous livrons à des discours spéculatifs sur Dieu, nous faisons de même. Dieu est-il comme ci ou comme ça, noir ou blanc ? à quoi ça sert ? Il vaut mieux se taire sur Dieu. Et le silence de Bouddha sur Dieu est en fait, je crois, la plus profonde déclaration sur Dieu. Bien entendu, Bouddha réagissait alors aux discours dialectiques, conceptuels, spéculatifs, multiples de la période Brahministe

Dieu de la souffrance

De tout temps l'Église a appelé à tenir cette prédication que le Fils de Dieu est mort. Cela signifie que la croix, la souffrance, ne sont pas des actes extérieurs à Dieu. Dieu n'est pas tel qu'il aurait joué, pendant quelque temps, une sorte de petit drame à notre usage. La souffrance est au cœur, au centre de Dieu. L'essence de Dieu, selon la foi chrétienne, est d'être Celui qui souffre. Enlevée la souffrance : il n'y a plus de Dieu chrétien. La croix n'est pas un acte extérieur à Dieu, mais un acte qui lui est intérieur. La mort de Dieu sur la croix n'est pas le résultat du lien de Dieu avec le monde. Elle n'est pas un résultat de l'opposition de Dieu et de Satan. Mais la mort de Dieu est en rapport de

Selon le bouddhisme, la souffrance est l'essence de Dieu. L'être essentiel de Dieu est : Dieu qui souffre. Alors, quel Dieu est mieux à présenter que le Christ, le Crucifié ? Ce titre est très aimé des Indiens. Christ est celui qui souffre. C'est tout. Christ est celui qui partage et celui qui est solidaire, parce que la souffrance veut dire cela. Nul ne souffre sauf celui qui se donne et (s') abandonne.

Dieu avec Dieu lui-même, cela se passe à l'intérieur de Dieu lui-même. Cet événement qui se passe au Golgotha, c'est une lutte de Dieu avec lui-même. Je pense qu'on a perdu cette essence du christianisme. Comme le disait St Paul : en 1 Co 2,2 "*Je ne veux savoir rien d'autre que le Christ crucifié*". Je veux savoir l'essence de Dieu, c'est tout, cela suffit pour moi.

Notre théologie occidentale est vue par beaucoup d'Asiatiques comme une théologie de la Gloire et non comme une théologie de la Croix. Pour eux, la théologie occidentale est d'abord "un discours dialectique" sur Dieu lié au fait que l'Occident "pense",

alors que les Asiatiques "ressentent". C'est pourquoi, pour ces Asiatiques, ce qu'il y a d'unique dans l'Évangile, c'est que seuls ceux qui souffrent connaissent vraiment Dieu. Personne d'autre ne peut connaître Dieu que ceux qui souffrent. Nous devons rencontrer Dieu dans la souffrance de l'humanité. En ce sens là, nous en Asie, en Inde, nous possédons la croix. Et c'est là que nous, chrétiens de l'Inde, nous contemplons le

Christ Inconnu des religions asiatiques. Mais Jésus-Christ, crucifié, est-il sur cette croix ou pas ?

Ce que nous suggérons, c'est une christologie de solidarité, une christologie de partage. Comme Dieu partage sa vie, nous devons partager notre vie. Comme Dieu est solidaire, nous devons être solidaires de ceux qui souffrent.

Quand des séminaristes habitent un "slum"

Je vais maintenant partager simplement quelques aspects de mon expérience. Et, certes, je ne prétends pas être pauvre comme le sont tant d'hommes qui sont misérables, non pas même pauvres, mais vraiment misérables.

A Bombay, depuis quelques années, des séminaristes vivent dans les bidonvilles de Bombay, les "slums". Et un bidonville en Inde, c'est encore bien différent d'un bidonville ici... C'est l'extrême misère.

En m'appuyant sur leur expérience et sur la réflexion que nous menons avec eux, je voudrais donc dire comment ces pauvres, quand nous partageons notre vie avec eux,

sont à l'origine d'une christologie qui peut être vraiment christologie pour une moitié du monde. Car, aujourd'hui, nous prêchons un Christ de riches aux riches et les pauvres sont oubliés dans cette prédication. Or le Christ doit satisfaire vraiment la soif de toute l'humanité, pas seulement la soif d'Israël. Le Christ n'est pas l'aboutissement de la soif d'Israël, mais il est une réponse à la soif de l'humanité entière. Pourtant, le Christ que nous avons prêché jusqu'ici, en Asie, est, je pense, le Christ des riches, des aisés, des bourgeois. (Dans la plupart des pays d'Asie, le christianisme a été introduit à la faveur de la colonisation et dans une mentalité empreinte de colonialisme.)

La misère

En Inde, on souffre doublement. Il y a d'abord la misère par manque de l'indispensable matériel : pauvreté définie par l'économie. Et il y a des prophètes qui pensent

qu'une fois l'économie redressée ou améliorée, le monde deviendra paradis. C'est une idée beaucoup trop étroite de la pauvreté !

La ségrégation

Mais en Inde, les gens souffrent aussi du système des castes. Et je pense qu'il faut en dire quelques mots. C'est un bon exemple pour voir comment les religions légalisent l'oppression. Car si le système capitaliste occidental a légitimé l'exploitation des plus pauvres, l'hindouisme aussi a fait la même chose à une certaine époque. Il y a une hymne dans les Vêda, les Écritures hindoues, d'environ 2500 av J.C., qui est appelé "Hymne au Purusha". La création y est considérée comme un être vivant. La terre n'est pas quelque chose à exploiter, mais elle a sa vie propre, c'est notre mère. L'air, l'eau, le feu, ces éléments sont vivants, comme dirait François d'Assise. Cette hymne au Purusha s'intitule "hymne à la personne" et cette personne désigne tout le cosmos considéré comme un être vivant, représenté, en effet, comme un corps d'homme avec sa tête, son tronc, ses membres etc.. Or lorsque le clergé

Brahmine a pris le pouvoir et a systématisé la religion dans le brahminisme, il a pris le rituel et Dieu dans ses mains, et a commencé à édicter des règles en vertu desquelles on était dans la grâce ou hors d'elle. Pour édifier leur système et justifier leur oppression, ils ont interprété l'Écriture de manière littérale et ils ont distribué la société en caste qui correspondaient à ces parties du corps, des plus nobles : la tête, eux bien sûr, à celles qui étaient considérées comme les plus méprisables : les pieds, les intouchables.

Et ce n'est pas pour rien qu'autrefois, dans l'hindouisme comme chez nous, les Écritures étaient fermées, dans une langue qui était seulement parlée par les "élites" qui avaient le droit et le pouvoir d'interprétation. D'ailleurs, aujourd'hui encore, il n'y a que le prêtre qui puisse prêcher, pas le simple laïc. Ce pouvoir d'interprétation est une manière

d'accaparer le pouvoir, d'autant plus que l'interprétation se fait selon nos besoins...

L'Autorité seule peut interpréter...

Infidélité évangélique de l'Église

C'est ici le commencement du système des castes. Le Brahmine disait qu'il était le plus puissant, le seul capable d'interpréter les Ecritures, le monde, la vie... Mais, aujourd'hui, ce système de caste a pénétré toutes les religions, y compris le christianisme. Dans le Sud de l'Inde, si un curé appartient à une caste, le vicaire doit avoir ses assiettes, son verre, ses couverts qui ne touchent pas ceux du curé ! Je ne dis pas cela pour le plaisir de raconter des histoires mais parce que c'est vrai, et que c'est le signe d'un ratage.

D'une certaine manière, en effet, l'Évangile qui est venu en Inde n'avait rien à dire de nouveau, parce que Bouddha, 500 ans avant J.C., avait dit presque tout ce que dit Jésus-Christ dans l'Évangile. Pourtant, je pense que l'Évangile avait quelque chose

d'unique à apporter et à dire, et qu'il ne l'a pas fait. Il a manqué sa chance. Si le christianisme, si le Christ devait être un des défis pour l'Inde, pour l'Asie, ce devait être justement au coeur du système des castes, de cette oppression, de cette pauvreté, de cette misère. Et c'est là que le Christ – par l'Église – n'a rien dit. Le clergé qui avait le Christ dans les mains n'a pas eu le courage, n'a pas permis que ces choses-là soient dites. C'est pour cela que j'ai dit que les pauvres en Inde souffrent doublement : de la misère, du manque de l'essentiel pour vivre, et puis du mépris dont souffrent les gens de basse caste, réduits au non-être. Quel Christ, alors, prêchons-nous pour eux ? Le Christ que nous prêchons répond-il aux aspirations profondes de ces pauvres ?

La kénose du Christ au coeur de la théologie ?

Est-ce que la kénose, centrale dans la vie du Christ incarné, est aussi au coeur de notre christologie ?

Pour répondre à cette question, je reviens à l'histoire qui est celle de certains de nos séminaristes partis vivre dans les bidon-

viles de Bombay. La veille de mon départ, un vendredi soir, j'avais une réunion avec quelques professeurs chez ces cinq séminaristes. C'était la période de la mousson. Lorsque nous sommes arrivés les matelas, ou plutôt les nattes de ces cinq séminaristes et leurs quelques ustensiles flottaient dans leur "maison" car il y avait eu une inondation. Alors, nous avons vidé l'eau avec des seaux et nous nous sommes arrangés comme cela. Et c'est chaque jour comme ça.

Un jour de grande tempête, où beaucoup d'arbres étaient tombés, ces cinq séminaristes étaient venus au séminaire pour suivre leurs cours. Notre séminaire a été construit en 1960, juste à la veille de Vatican II, comme un grand hôtel au milieu d'un parc. Ils y arrivent donc au moment où l'on fêtait l'anniversaire d'un des professeurs jésuites, au milieu des chants et des danses ... indifférents à ce qui se passait dehors. Eux n'avaient pas dormi cette nuit-là à cause de la tempête et l'avaient passée à aider les voisins. Ils doivent partager les W.C. avec mille person-

nes, se lever très tôt et faire la queue pour avoir de l'eau car elle n'est distribuée qu'à de rares moments de la journée. Quand ils sont arrivés au séminaire, et qu'ils ont vu ça, ils se sont vraiment demandés s'ils étaient chrétiens et séminaristes comme les autres... Voilà les deux Christ que nous prêchons et que nous vivons. Naturellement, les séminaristes du séminaire, à partir de leur expérience, vont prêcher le Christ auquel ils croient et qui n'a rien à faire avec le Christ pauvre. L'ironie de leur vie est que la plupart d'entre eux viennent de familles où il n'y a que la misère. Mais ils deviennent prêtres de l'expérience riche ou bourgeoise. Quand le Christ répondra-t-il à la soif intérieure, intime des pauvres ? Le christianisme, jusqu'à aujourd'hui, n'est pas encore prêché aux pauvres. Nous avons prêché un christianisme source de notre bonne conscience mais nous n'avons pas prêché le Christ aux pauvres. C'est pour cela que je disais que, dans la misère et la pauvreté de l'Asie, le Christianisme reste comme une religion étrangère.

Des pauvres, aux pauvres

Encore une simple expérience : souvent, je prends le train bondé pour me déplacer dans la ville de Bombay et je suis témoin

qu'il y a toujours des pauvres pour aider les pauvres. C'est devenu une conviction pour moi : dans le monde, ce ne sont pas les riches

qui aident les pauvres mais ce sont les pauvres qui aident les pauvres.

Et cela m'a amené à réfléchir à ce qui se passait sur le parvis du temple quand le Christ a attiré l'attention des disciples sur cette pauvre veuve qui a mis tout ce qu'elle avait dans la boîte à collecter les fonds. C'était, sans doute, une manière de faire remarquer que la marche du monde ne tient pas au fait que les riches aident les pauvres,... qu'ils font des programmes ou des projets de développement pour aider les pauvres ! Il y a beaucoup de mendiants à Bombay, mais il ne viennent presque jamais vers des gens comme moi. Ils vont vers les gens qui sont un peu moins pauvres qu'eux. Et ce sont eux qui les aident. Moi je fais des théories : *"Il ne faut pas les aider ainsi parce que ce n'est pas vraiment une aide. Il faut leur apprendre à pêcher plutôt que de leur donner du poisson, etc."* Je fais toutes sortes de théories mais, en fait, je ne fais rien !

C'est ce que je voulais souligner aujourd'hui : le Christ n'est pas prêché aux pauvres. Les séminaristes, – et je crois pouvoir généraliser à tous les séminaristes dans le monde – et nous mêmes qui prêchons le Christ, nous sommes presque tous issus des

classes moyennes et nous voyons le monde selon notre perspective et presque jamais selon la perspective des pauvres.

Ces séminaristes qui choisissent de vivre dans les bidonvilles pendant quelques années, ont beaucoup à apprendre des pauvres car ce sont eux qui sont devenus critères pour nous dans ce monde de consommation. A nous, dont les besoins sont sans cesse croissants, les pauvres apprennent ce qui est le nécessaire pour vivre.

Il y a, en Inde, une religion qui s'appelle le Jaïnisme et qui a été fondée, à peu près à la même époque que Bouddha, par Mahāvīra. Dans cette religion, il y a des moniales qui jeûnent 84 jours. Les séminaristes auxquels je parle de cette religion ne comprennent pas quel sens cela peut avoir. Je leur dis que si elles le font et si le Jaïnisme enseigne à quelques uns de le faire, c'est pour nous dire, à nous les consommateurs, qu'un homme peut vivre 84 jours sans rien manger alors que nous-mêmes ne sommes pas satisfaits après avoir mangé cinq fois par jour ! Elles ne portent que deux saris pour nous dire de combien peu on a besoin pour être vêtus. Après avoir fait leur vœu de jeûne, elles ne prennent plus de douche. On peut dire que

c'est sale. Mais le corps à jeun s'arrête de sécréter tout ce qu'il a l'habitude de rejeter quand il reçoit tant de nourriture. Le Jaïnisme

veut ainsi nous enseigner ce qui relève vraiment de nos besoins pour vivre.

Les pauvres nous apprennent la liberté dans l'unique nécessaire

En disant cela, je ne veux pas glorifier la pauvreté, encore moins la misère. Je dis seulement que les pauvres sont une question, une interrogation pour la société de consommation et pour un monde fondé sur la violence qui leur est faite. **“La cité de la joie”** aux yeux de la société de consommation c'est une contradiction. Mais les pauvres ont une vue d'ensemble de l'existence et de la vie alors que la nôtre est morcelée. Nous ne voyons que ce qui est devant notre nez, tandis que les pauvres nous enseignent la vraie liberté. Nous sommes devenus les esclaves des productions du matérialisme, tandis que les pauvres vivent une vraie liberté.

En tout ceci, je ne fais pas une “spiritualité de la pauvreté”. Je me fais simplement l'écho de la réflexion menée avec

les séminaristes qui ont choisi de partager la vie des pauvres. Il faut lutter pour la justice et donc contre l'injustice qui engendre la misère. Si nous sommes les disciples d'un Christ pauvre, alors la théologie de l'Église ne peut être qu'une théologie de la libération. Les pauvres vivent une simplicité de vie et elle recèle la beauté. Nous sommes ramenés à l'essentiel. Ainsi, dans leur maison du “slum”, les séminaristes n'ont rien pour s'asseoir. Moi, je souffre du dos... Quand je viens les voir, toujours un voisin apporte un tabouret ou une petite chaise pour que je puisse m'asseoir sans souffrir. Inutile de dire que les interventions de ces séminaristes dans les cours de théologie sont appuyées sur des choses très simples et très essentielles de la vie.

Une théologie qui harmonise l'engagement et la quête intérieure

Pour terminer je voudrais insister sur un point : le Christ pauvre que nous devons annoncer n'est pas quelqu'un d'extérieur aux

hommes, c'est au contraire celui qui vit aux profondeurs de l'être de chacun. La pauvreté ne doit pas être comprise étroitement et

seulement comme le dégagement de l'emprise matérielle des choses, des richesses. Il s'agit aussi de se dégager de la prétention que nous avons à connaître Dieu, à le réduire à nos idées, à nos concepts, à nos images, qui sont souvent le fruit ou la légitimation cachée de notre égoïsme. La pauvreté nous invite à nous dégager de cette fausseté d'être que nous construisons et par laquelle nous nous établissons au centre du monde et comme norme du monde. Nous devons vraiment reconstruire une christologie qui soit dans la ligne de ce que le Pseudo-Denys énonçait vers le V^{ème} siècle. Abandonner

toutes les images, tous les concepts que nous avons du Christ jusqu'à aujourd'hui pour recommencer à partir de l'essence de la vie, des profondeurs de la vie. Il est temps maintenant d'accueillir toute l'expérience théologique asiatique et de travailler à faire une théologie qui harmonise les contradictions et réconcilie les contraires dans un véritable respect de la pluralité. Nous devons faire une théologie de l'harmonie, de la réconciliation et non une théologie à l'occidentale qui est toujours une théologie d'opposition et de conquête.